

CONSIDERATIONS
SUR L'ORIGINE
ET LE PROGRES
DES BELLES LETTRES
CHEZ LES ROMAINS.



DL

C. 2

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE

(1)
CONSIDERATIONS
SUR L'ORIGINE

ET LE PROGRES
DES BELLES LETTRES

CHEZ LES

ROMAINS,

ET LES

CAUSES DE LEUR DECADENCE.

Par Mr. l'Abbé LE MOINE d'Orgival.



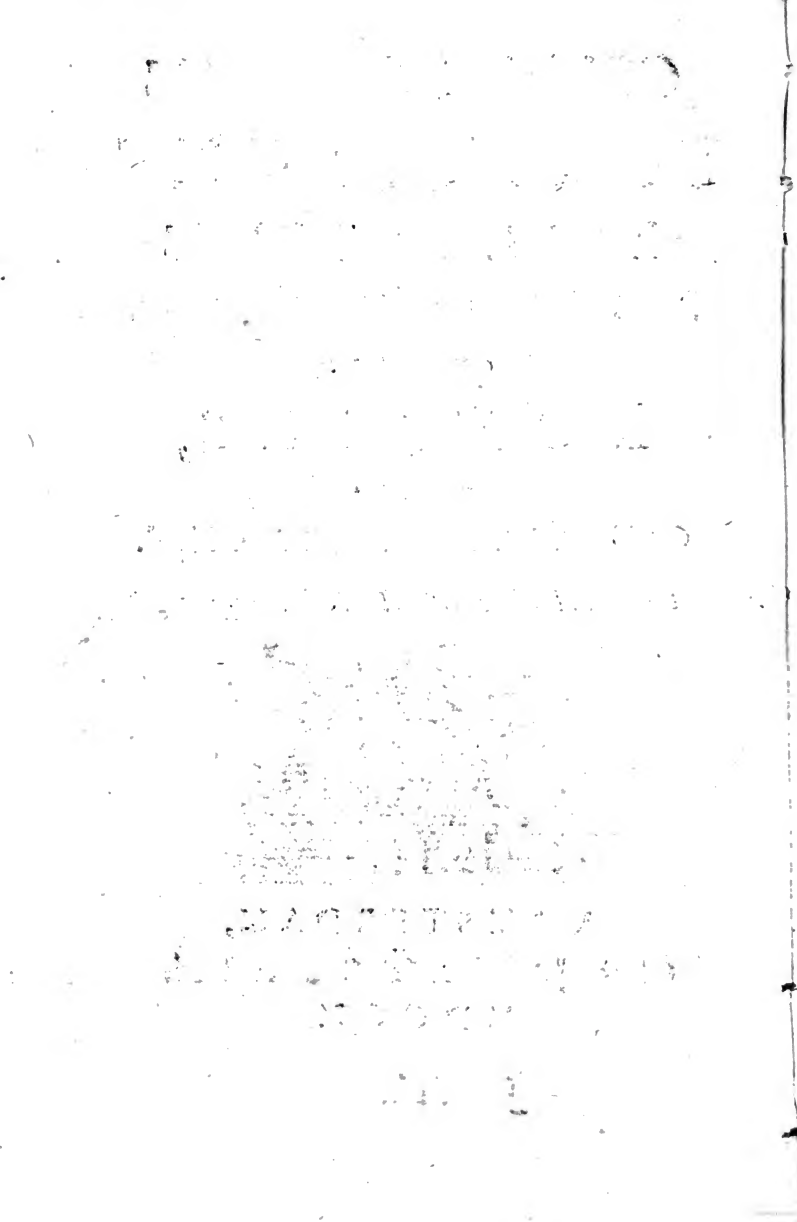
A AMSTERDAM,

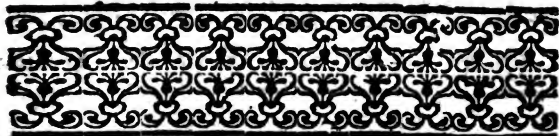
Chez J. WETSTEIN.

M D C C L.

J. PARISI







AVERTISSEMENT.



Plusieurs Ecrivains de marque ont tenté avec succès de développer les ressorts de la politique des Romains, & de dévoiler les secrets de cette fameuse République. Leurs réflexions nous fournissent la vraie méthode de connoître ces Républicains, dont les projets hardis & immenses nous étonnent, & seroient toujours des mystères pour nous sans les lumières de ces Grands-hommes qui ont approfondi les règles de leur Gouvernement. J'ai toujours souhaité qu'on travaillât également à démêler les traces de leur génie pour les Belles-Lettres & les Beaux-Arts. Cette sorte de recherches, quoique peut-être moins brillantes, ne nous intéresse pas moins. Dès l'enfance on nous met en main les Auteurs de Rome. Nos Loix, notre Religion, nos Archives, nos Titres sont écrits en leur Langue.

VI *AVERTISSEMENT.*

Dès qu'une affaire nous presse, nous sommes trop heureux de les consulter. Cependant les connoissons-nous bien? Qu'il me soit permis d'avancer que nous ne pouvons juger parfaitement des Romains, sans les étudier de la manière que je me propose. Connoître le cœur humain sans remonter jusqu'à l'esprit qui forme les projets, & noue les intrigues, n'est, pour ainsi dire, connoître qu'à demi l'humanité; l'esprit & le cœur ont tant de communication & de rapport, que l'un sert nécessairement à la connoissance de l'autre.

Il est vrai que l'étude de l'Histoire, telle qu'on l'entend communément, paroît plus agréable & plus utile. Ce pouvoir qu'elle nous transporte, de décider sans crainte du sort des Empires, & du rang des Princes, a quelque chose de flateur qu'on sent plus qu'on ne peut l'exprimer. On diroit que dépouillés de leur faste, les Monarques les plus redoutables viennent sans suite & sans pompe mendier nos suffrages, & attendre nos réponses. Ce tribunal que notre vanité nous érige, pour nous consoler & nous dédommager de notre servitude, semble nous mettre au ni-

veau

AVERTISSEMENT. VII

veau des Puissances. Mais le plus souvent à quoi tend l'Histoire? A nous présenter un spectacle bizarre de révolutions perpétuelles qui reparoissent incessamment sur la scène comme sans dessein & sans ordre; effets irréguliers des passions & des caprices du cœur plus propres à amuser notre curiosité, qu'à régler notre conduite. Nous y sommes presque toujours comme au théâtre d'inutiles & d'oisifs spectateurs.

Je fais bien qu'il ne faut pas juger de l'Histoire Romaine, comme de l'Histoire des autres Nations. Les Romains sont un Peuple privilégié, créé pour maîtriser les esprits & les cœurs. Les autres Peuples ne roulent, pour ainsi dire, qu'au hazard; au lieu que les Romains, guidés par une Providence particulière, & éclairés par une Raison droite & exacte, marchent toujours du même pas. Sous les Rois, sous les Consuls, sous les Tribuns, sous les Césars, c'est toujours le même fond. La même équité dans les loix, la même majesté dans les coutumes, le même esprit de domination, la même sublimité dans les idées, la même magnificence dans

VIII *AVERTISSEMENT.*

les entreprises. Cette suite, cet ordre, cette démarche progressive, c'est-là précisément ce qui m'a déterminé à publier ces réflexions, qui n'ont d'autre but que de montrer de loin à loin, comme dans une perspective, les vestiges de l'Esprit Romain; & de rapprocher sous un même point de vue la suite de ses efforts, & de ses productions. Il m'est toujours venu en pensée que le même Génie qui créa l'Empire Romain, leur composa aussi des termes, des mots, des syllabes, une langue. En approfondissant leur Histoire, je remarque qu'un enchaînement raisonné d'actions & de conseils fait le fond de leur politique, & en étudiant leurs Auteurs, je crois de-même appercevoir qu'un choix méthodique d'idées & de réflexions est comme l'ame de leur langage & de leurs écrits. Leurs Sciences me paroissent être du même goût que leur Empire, & avoir le même ordre de progrès, & le même sort.

Mon dessein n'est pas de donner une connoissance détaillée de chaque Auteur Latin; ce seroit un Traité immense, & sur lequel on a déjà assez travaillé. Je forme un système commun à tous
les

AVERTISSEMENT. 18

les Auteurs , & sans m'embarrasser dans leurs routes particulières, je marque l'endroit d'où ils partent , & où ils arrivent. Je présente , pour ainsi dire , le fond des couleurs dont ils se servent , sans distinguer les nuances & la variété de leurs teintes. Car ils tiennent les uns aux autres par un lien commun qui les met comme sur une même ligne : c'est ce fil commun dont je resserre & rapproche les parties , & dont je trace la continuation. Cette méthode a ses avantages ; & je suis persuadé que si on accoutumoit la Jeunesse à la suivre , on lui faciliteroit bien du travail. Car pourquoi fait-on des progrès si lents dans la Langue Latine , tandis qu'on avance si rapidement dans le Grec ? C'est que dans le Grec tout se rapporte à des racines communes, qui, par une fécondité géométrique , produisent une foule d'expressions dont on voit d'abord la signification & la force. Ces règles fixes plaisent à la raison , & charment la mémoire. Dans un vaste champ on voit au moins du premier coup d'œil à quoi s'en tenir. Au contraire nous lisons , & nous expliquons les Auteurs Latins d'une manière

8- AVERTISSEMENT.

vague & incertaine, nul ordre, nulle méthode: nous apprenons des mots qui nous paroissent sans analogie; nous parlons, & nous entendons le Latin de la manière la plus irrégulière qu'il est possible de concevoir. Les Etiennes avoient déjà essayé de mettre une espèce d'ordre géométrique dans leur Dictionnaire. Dom Lancelot a depuis, dans sa *Méthode de Port-Royal*, débrouillé le cahos immense des Clémens. Un célèbre Académicien de l'Académie des Belles-Lettres, mort depuis peu, a suivi pour le Latin le même plan que l'Auteur des *Racines Grecques*, & n'a pas rendu moins de service. Il seroit à souhaiter qu'un habile Maître se donnât la peine de refondre ces différens matériaux, & en dressât un plan suivi & méthodique. De quelque façon que ce soit, nous ne saurions trop bien étudier un Peuple qui nous intéresse par tant d'endroits.

Mr. Font-
mont.

Je ne crois pas qu'on puisse exiger que je mette tout dans la plus grande évidence. On ne marche qu'à tâtons dans les premiers tems de Rome. Les monumens échappés à la barbarie des Gaulois, ne nous offrent pas de grandes lumières.

AVERTISSEMENT. xi

mières sur ces premiers siècles. Des débris informes longtems en sévelis sous de vastes ruines, ne donnent pas une idée exacte & précise de la grandeur & de la magnificence d'un Edifice. Mais, quoique ce premier Age ne soit pas l'endroit le plus agréable & le plus brillant de l'Histoire, il n'est pas moins utile de le connoître. Car comme nos inclinations se forment dès le berceau, & que le tems ne fait que les développer, les Sciences & les Arts se ressentent toujours de l'origine de chaque Peuple. On parle comme on pense, & on pense conformément à ses desirs & à son éducation. De plus si les Grecs, curieux en tout, & jaloux à l'excès de la gloire de leur Nation, ont recueilli avec un soin extrême jusqu'aux moindres vestiges de leurs Auteurs, colonnes, inscriptions, faits, aventures; les Auteurs Latins méritent-ils moins d'attention? Quoiqu'il soit absolument nécessaire de connoître la Grèce, cette Patrie des Beaux-Arts, & que la petite portion de cet illustre héritage soit extrêmement précieuse aux yeux d'un Savant, Rome, qui a su donner le souverain degré

XII *AVERTISSEMENT.*

gré de perfection à tout, est-elle moins digne de nos regards? Il y a même ceci de singulier; c'est que depuis Homère jusqu'au siècle d'Alexandre on ne voit presque aucun Savant, & presque aucun Bel-esprit. Les Savans n'y parurent qu'après la défaite des Barbares, presque tout à la fois.

Je ne prétens pas ôter à la Grèce l'heureux privilège d'avoir été en tout genre un modèle sûr & noble de la plus fine Littérature. On diroit que l'Esprit-humain, & la Raison la plus épurée avoit comme abandonné le reste de l'Univers pour se renfermer dans ce Canton fortuné. Quiconque veut connoître le charme des Lettres, & le merveilleux des Arts, doit nécessairement consulter les Grecs, à qui appartient le droit de tracer sous de magnifiques figures les conceptions de l'Esprit, & d'exprimer les passions du Cœur, sans altérer la justesse & les loix de la Raison. On ne les louera jamais trop, parce qu'on ne sauroit rien ajouter ni diminuer à leur gloire; & on ne les lira jamais assez, parce que ce sont des Esprits originaux propres à former les autres. Person-

AVERTISSEMENT. XIII

sonne ne porte assurément le respect plus loin que moi à leur égard : si je voulois écouter le mouvement que m'inspire la lecture de ses grands Maîtres, je serois porté à leur ériger à tous des autels, comme Scaliger a fait à Virgile. Mais on me permettra de dire que la Grèce a eu ses tems d'obscurité, & qu'elle n'a pas toujours été éclairée des mêmes lumières. Je sens bien que si on veut prendre le siècle d'Alexandre depuis sa naissance, ou celle de son Père Philippe, jusqu'à sa mort seulement, mon opinion est fautive, & ne peut se soutenir. Mais peut-on me refuser de le reculer plus haut, & de lui donner plus d'étendue ? C'est ce Prince qui réunissant toutes les parties de la Grèce auparavant divisée, lie les Grecs les uns avec les autres, en forme un tout uni, & un Empire réglé. Quoique ses armées ne fussent presque composées que de Macédoniens, & des Soldats de Philippe, on ne laisse pas de dire les Grecs d'Alexandre, comme on dit les Romains de Jules-César & d'Auguste, qui étoient tous les compatriotes de ces deux Empereurs. J'ai cru par la même liber-
té

XIV. AVERTISSEMENT.

ré pouvoir renfermer dans le siècle d'Alexandre tous les fameux Ecrivains qui ont précédé de peu, ou suivi de près le tems de cette célèbre Monarchie. D'ailleurs examinons l'intervalle qui s'écoule depuis Homère jusqu'à Alexandre, on verra que je ne m'écarte pas beaucoup de la vérité, le détail justifiera mon opinion.

1. J'entens par Bel-esprit non pas un Fabuliste, un Versificateur, un Faiseur de chansons, mais un Génie élevé, solide, sublime, & méthodique, tel qu'Homère, Pindare, Hérodote, Thucydide, Platon & Démosthène. Ainsi tout d'un coup je retranche de cette ligne les sept sages qui ont vécu sous Cyrus ou à peu près, ces Savans à énigmes, qui couroient de Cour en Cour déchiffrer les Oracles de Delphes, & embarrasser les Princes par d'autres perplexités aussi captieuses & aussi intelligibles. A moins qu'on ne mette au rang de nos Beaux-écrivains nos Troubadours de Provence, nos Faiseurs d'Epigrammes & de Logoglyphes. Je respecte les Législateurs. Ce sont de Grands-hommes, des Génies supérieurs, mais

AVERTISSEMENT. xv

mais ils n'entrent pas dans la classe des Savans. Pierre Alexiowits, le Créateur, le Législateur de l'Empire de Russie, n'est point du même ordre que Corneille & Virgile.

2. Jusqu'à Hérodote qui fleurissoit au commencement de la guerre du Péloponnésé, voici ce qu'on rencontre. Héliode, selon plusieurs, étoit contemporain d'Homère; mais au reste, sans adhérer à Mr. le Fèvre, qui le traite de Faiseur d'Almanacs, trouve-t-on chez lui cette hardiesse, ce ravissement, cet enthousiasme, ce feu poétique? C'est un simple Versificateur, qui a tiré, pour ainsi dire, à la ligne *les Jours, les Ouvrages & les Dieux*. Laissons à Sparte son Aleman, dont on ne fait plus rien. Un Poète Spartiate ne fait pas grande figure. Les vers de Tyrtée sans les tours de Magie n'auroient guères allumé le courage de ses soldats consternés. Archilochus n'est redevable de sa réputation qu'à sa rage, à sa médisance, & à ses obscénités; le Gouvernement de Sparte le chassa de ses murailles comme un corrompateur. Que penser d'Anacréon? C'étoit un bon compagnon de table,
qui

*Ant. Geli.
Lib. 15.
Cap. 23.*

XVI AVERTISSEMENT.

qui favoit plaifanter au milieu des verres & des pots, & à qui le vin communiquoit quelque légère vapeur. J'ai vu des pièces de Lignière, qui a fait longtems fa réfidence à Senlis, lesquelles font affurément comparables à celles d'Anacréon. Cependant nos Connoiffeurs s'y intéreffent-ils beaucoup? & peut-on dire qu'il n'y a plus de goût en France? Des écrits & des matières frivoles ne peuvent jamais remplir l'admiration d'un efprit folide? Pour Théognis & Simonide, il faut convenir avec d'anciens Critiques, que ce ne font pas des génies extraordinaires. Reftent donc feulemment quatre Ecrivains qui ont paru avec éclat, & qui méritent encore nos fuffrages; Stéfichore, Alcée, Sappho & Pindare, encore font-ils contemporains; car Stéfichore eft mort en la cinquante-fixième Olympiade, & Sappho vivoit en la quarante-quatrième. Pindare fleuriffoit la foixante & quinzième, vers l'expédition de Xerxès. Voilà les Beaux-efprits de la Grèce dans cet efpace de plus de trois cens ans; car fi Acacréon & fes femblables ont eu des admirateurs de

AVERTISSEMENT. xvii

de leur vivant, j'en tirerai une preuve certaine de la stérilité des Esprits.

3. J'ai dit sur la foi d'Aulu-Gelle qu'Hérodote parut vers le commencement de la Guerre du Péloponnèse. Or cette Guerre commence la quatre-vingt-septième Olympiade, & Alexandre vint au monde la cent quatrième, c'est-à-dire, dans le cours du même siècle. Qui m'empêche de renfermer dans le même intervalle les célèbres Ecrivains qui ont tous illustré la Grèce, & le Monarque qui lui a procuré l'Empire du Monde, & porté ses Sciences & sa Philosophie au-delà des bornes de l'Océan? Par cet exposé on voit que les Savans paroissent d'abord seuls dans la Grèce, & de loin à loin, comme dans un vaste enfoncement; que tout-à-coup ils s'épuisent pour aller enfin se confondre parmi les Nations, ou du moins altérer leur éclat avec l'extinction de leur liberté. Il faut juger par ordre, par âge, par époque, pour détruire le préjugé qui attribue aux Grecs tout ce que l'Univers a jamais eu d'esprit & de raison. Epris de mes Romains, la passion ne m'aveugle point
* * jusqu'à

XVIII *AVERTISSEMENT.*

jusqu'à leur accorder tout ; je veux seulement faire observer que cette République, si digne de nos respects & de notre admiration, n'a été aucun tems sans ses lumières & quelques génies fameux.

Encore ce qu'on y remarque de bel-esprit n'y paroît que comme par hazard, que comme des passagers qui brillent dans une sombre nuit, & s'éclipsent au même instant. Avant Périclès Cicéron ne compte aucun Orateur distingué dans Athènes. Isocrate apprend le premier l'art d'arrondir des périodes. Avant lui on n'y faisoit pas d'attention, ou l'on négligeoit entièrement la chute harmonieuse des mots & des syllabes ; mais aucun tems de l'Empire Romain n'a été sans ses Savans. Les Orateurs se succèdent immédiatement, les Héros ont leurs Historiens, les Dieux leurs Poètes, & le Théâtre ses Spectateurs : point d'interruption, point de vuide. Dès le berceau les Romains s'expriment comme les Maîtres du Monde. Dans la Cabane de Romulus, & dans le Palais d'Auguste, j'entens la même voix & les mêmes sentimens. Peut-on être
insen-

AVERTISSEMENT. XIX

insensible à cet accord, & à cette démarche progressive des Sciences dans l'Empire Romain? Peut-on ne pas reconnoître la conduite d'un Etre Suprême qui vouloit établir à Rome le centre de sa Religion, ce chef-d'œuvre de sa Providence? Cette seule considération devoit nous pénétrer de vénération & de respect pour les moindres restes de ces fameux Républicains. Je ne passe pas l'Empire de Constantin, parce qu'alors les Savans conservèrent dans leurs Ecrits le même goût qui régna sous Trajan, & les Ecoles Romaines prirent d'autres maximes. C'est comme un second Empire enté sur le premier: d'autres règles, d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres hommes, d'autres Sciences. Les Romains se confondent insensiblement avec les Barbares qui entament l'Empire de tous côtés. Rome, privée de la présence de ses Princes, devient le jouet des Goths & des Vandales, qui par leur férocité & leur mauvais goût dégradent sans ménagement les plus beaux monumens de l'Art, & les plus précieuses productions de l'Esprit. Le

xx AVERTISSEMENT.

contraste de ces malheureux tems avec le règne d'Auguste révolte la raison. Les Claudiens, les Aufones, les Symmaques, comparés avec les Cicérons, les Plines, les Virgiles, ne peuvent souffrir un long examen. Dès que l'Empire s'éloigne de Rome, il semble que les Sciences ne peuvent plus se soutenir. Elles se ternissent de la même obscurité, & finissent de même. Il me fait peine d'exposer ces tristes événemens.

J'aurois souhaité pouvoir descendre dans un plus grand détail de la Grammaire, pour mieux faire connoître la différence des tems. Mais un discours tel que je présente, ne me paroît pas susceptible d'un pareil détail, qui d'ailleurs rebute notre paresse, & dégoûte notre imagination. Car un grand obstacle parmi nous au progrès des Sciences, c'est que nous ne voulons qu'être flatés. Un Madrigal, un Rondeau, une Epigramme coûte moins à comprendre, & plaît davantage. Les épîques & la sécheresse d'une Grammaire nous effrayent. Les Anciens n'en pensoient pas de même. L'éloge que Quintilien

AVERTISSEMENT. XXI

tilien fait de la Grammaire, nous mon-^{Inf. Orat.}
tre combien ils étoient convaincus de^{Lib. I. Cap.}
sa nécessité & de ses avantages. L'appli-⁴
cation qu'y donnoient Cicéron, At-
ticus, Brutus, César, m'a toujours fait
penser qu'ils croyoient les Sciences aussi
glorieuses & aussi essentielles à un Etat
que la Politique. De plus, comment
connoître un Auteur sans connoître
la Langue dans laquelle il écrit? Com-
ment la connoître cette Langue sans
décomposer, pour ainsi dire, les res-
sors qui servent à l'arranger, sans dé-
mêler les liaisons & l'enchaînement de
ses expressions, sans distinguer les mu-
tations, les tems, les rapports? Les
Langues sont une espèce de trame dont
il faut toujours tenir le premier fil,
sans quoi on risque de s'écarter dans le
reste, & de marcher au hazard. Faute
de cette distinction, les Grammairiens
du quinziesme & seiziesme siècle mé-
prisoient au dernier point la Version de
la Vulgate, comme n'étant pas Lati-
ne. Politien faisoit difficulté de lire la
Bible, & son Breviaire, de peur de
souiller son Latin. Un peu moins de
prévention leur auroit fait plus d'hon-

XXII AVERTISSEMENT.

neur. S'ils avoient voulu combiner les termes de Plaute, les comparer avec les expressions des Auteurs postérieurs à Trajan, & en remarquer l'usage dans Salluste, dans Cicéron, Tite Live, & d'autres, quoique plus rarement, ils auroient bientôt renoncé à leur préjugé & à leur entêtement.

Le P. Bouhours sur
la Lang.
Franç.

Un Auteur moderne extrêmement superficiel, mais dont la délicatesse cache le vuide de ses raisonnemens, a introduit un préjugé aussi ridicule. Selon lui, point d'ordre dans la Langue Latine, tout y est embarrassé & impliqué; ce qui est à la fin devroit être au commencement, il faut sauter tous les mots d'une phrase pour aller chercher le sens au bout; l'harmonie y est généralement préférée à l'ordre. Je ne m'arrête pas à réfuter de point en point ces foibles chicanes. Ce qui n'a point de fondement ne demande pas d'effort pour être renversé, & on verra le contraire dans la suite de ce discours. Comme il seroit ridicule d'assurer que la grandeur de l'Empire Romain n'est qu'un pur effet du caprice de la Fortune, il ne l'est pas moins de ne trouver
que

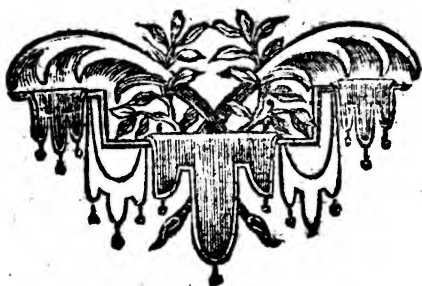
AVERTISSEMENT. xxiii

que de la confusion dans leur Langue. Les Auteurs Latins, qui savent jeter tant de variété, tant d'agrément, tant d'esprit dans leurs Ouvrages pourroient-ils plaire avec un langage aussi embarrassé & aussi confus qu'on le fait? Il faut être extrêmement prévenu pour soutenir une pareille proposition.

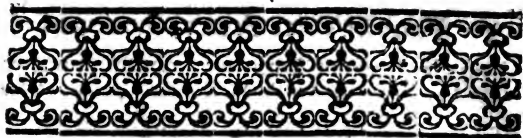
Au reste, indépendamment de tout préjugé, de quelque côté qu'on envisage les Romains, ils ont toujours de quoi satisfaire des esprits curieux & appliqués. Ce qui est Romain doit emporter aussi-tôt l'estime de la Raison. Outre que l'Histoire des Belles-Lettres avec moins de mouvement offre un plaisir aussi réel que le récit des conquêtes, des batailles & des intrigues de la Politique. Si on n'y voit pas ces coups extraordinaires de l'ambition, avec une magnificence d'idées on y découvre, comme dans un Monde intellectuel, plus d'ordre & d'intelligence; & comme elles ne dépendent point de l'intérêt, elles sont aussi moins sujettes aux passions, & elles se suivent mieux, parce que l'esprit souffre moins de vicissitudes.

XXIV *AVERTISSEMENT.*

ciffitudes que le cœur. L'Histoire des Lettres contribue à découvrir sûrement le génie de chaque Peuple: ce qui fait une partie essentielle de leur caractère; & un morceau des plus curieux & des plus intéressans de l'Histoire.

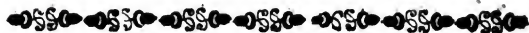


CONSI-



CONSIDERATIONS

Sur l'Origine & le Progrès des Belles-Lettres chez les Romains, & les Causes de leur décadence.



CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Les Commencemens de Rome.



ROUVER des Savans, & de l'érudition dès le premier établissement de Rome, paroît un paradoxe étrange, & insoutenable. On l'a dit, & on le croit encore à présent, que les premiers Romains, depuis les Rois jusqu'aux guerres Puniques, ne connoissoient que leur épée, & le soc de leur charrue. Cela est vrai en un sens, pourvu qu'on ne porte pas le préjugé trop loin; car autrement prétendre qu'ils n'avoient que du courage, & de la férocité, nulle manière, nulle bienfaisance, nulle éducation;

3 PROGRES DES BELLES LETTRES

*Pl. vit.
Rom.*

tion ; les regarder à peu près comme nous regardons les peuples de la Russie, & de la Tartarie, c'est démentir ouvertement ce que les Historiens nous en apprennent. Le voisinage d'une foule de Colonies Grecques répandues dans toute l'Italie, qui avoient introduit en s'établissant les Sciences & les Arts, le seul bien des Grecs aussi naturel à cette nation, que l'humanité au reste des hommes, avoit sans doute attiré les autres peuples par leurs nouvelles inventions, & leur politesse. L'empressement de quelques Auteurs Grecs à nommer Rome une Ville Grecque, les Rits observés à la Grecque par Romulus dans le sacrifice qu'il offrit à Hercule, prouvent que c'étoit une opinion générale, que les premiers Habitans de Rome, & ses Fondateurs avoient été élevés selon la discipline des Grecs, ou du moins qu'ils ne manquoient pas d'une certaine éducation, & d'une certaine teinture de Lettres.

Geogr. L. 5.

*Pl. p. 36.
edit. H.
Step. 1572.*

En effet, Romulus fut élevé à Gabie (Ville située à douze milles de Rome, selon Strabon) dans toute sorte de Sciences convenables à son rang, & selon la coutume de son siècle. Cet habile Fondateur, à qui il ne manque que la certitude d'une naissance royale, & qui fit tout d'un coup ses Romains tels qu'ils devoient être dans la suite des tems, n'oublia pas dans ses Loix un devoir aussi essentiel que l'instruction. Son Gouvernement républicain plutôt que monarchique, exigeoit que ses sujets se perfectionnassent dans le talent de la parole. Cette application ;

tion, cet esprit qu'il leur laissa de saisir tout ce qu'ils trouveroient de noble & de grand chez leurs voisins, & les peuples vaincus, nous donne lieu d'assurer qu'il n'a pas omis les Sciences & les Arts qui font la principale gloire, & le plus bel ornement d'un Etat. D'ailleurs jaloux à l'excès d'exceller en tout, ils auroient eu honte de laisser à des étrangers, & à des esclaves ces admirables talens dont absolument ils ne pouvoient se passer dans leur système.

Numa son Successeur habile à tout prévoir sentit la nécessité d'entretenir un Corps de Savans, qui, par leurs veilles & leurs Ecrits, pussent éclairer cette multitude de Proscrits que la sévérité des Loix, & la contrainte des règles attiroit à Rome, comme dans un asile inviolable. Dans l'idée de perpétuer ses projets, & d'éterniser la gloire & le nom de son peuple, il choisit dans chaque Tribu deux Citoyens au-dessus de cinquante ans, remarquables par leur vertu, par leur naissance, par leurs richesses, & par une certaine force de tempérament. Ils étoient comme les sages de la nation, comme des oracles toujours subsistans, pour répondre aux besoins des particuliers. Pour leur procurer plus de loisir, il les exempta de tout impôt, & de toute charge onéreuse; & pour les rendre plus respectables au peuple, il les créa Pontifes, & leur confia le soin de la Religion, & le ministère des Dieux. Le Chef de cette espèce d'Académie étoit chargé d'écrire sur des tables publiques les actions des Grands-hommes, &

p. 119.

4 PROGRÈS DES BELLES LETTRES

les faits les plus intéressans , & d'exposer ces Ecrits à la vue du peuple. Il étoit libre de critiquer ce qu'on jugeoit à propos , & chacun étoit intéressé à voir son nom dans ces fastes respectables. Ce Prince non moins politique que son prédécesseur prit une route différente , & employa un moyen tout opposé pour contenir ces courages farouches. Il tourna tout en Religion , & fit un mystère de chaque action publique. Il vouloit accoutumer ses Sujets à se fonder uniquement sur la crainte , & le secours des Dieux. Un jour qu'on lui annonçoit l'arrivée des Ennemis, *les Ennemis viennent* , répondit-il en riant, *& moi je sacrifie* : pour montrer que la Religion avoit plus de force que l'Ennemi dont on le menaçoit. Il étoit si versé dans la Philosophie , & il en inspira tellement le goût à ses Sujets , que les Disciples de Pythagore , plus de cent ans après lui , furent étonnés de voir leurs maximes pratiquées dans des lieux où ils croyoient débiter de nouveaux secrets. Valerius Antias , cité par Plutarque , rapporte que ce Prince laissa par écrit douze Livres de Philosophie en Grec , dont il confia l'explication au Collège des Pontifes , comme un secret d'Etat : depuis ni conseil , ni assemblée , ni jeux , ni armées , ni affaires , rien ne se remuoit que par l'entremise des Dieux , & la réponse des Prêtres ; tout ce qui étoit conforme à cette doctrine de leur Roi , étoit extrêmement respecté. Pythagore fut reçu au nombre des Citoyens Romains , parce que sa Philosophie approchoit de celle de Numa

Cic. de orat.
lib. 2 cap.
52.

Pl. p. 129.

p. 136.
Tit. Liv.
lib. 40. n.
29.

*image
not
available*

parlerai des Arts dans un discours séparé, où j'espère démontrer le contraire par une foule de faits attestés. Quant aux Sciences, l'Oracle s'étendant à tous les tems de l'Empire, est déjà faux en ce point. Si on veut le restreindre à ce premier âge, dont il s'agit ici, je ne crois pas qu'on doive le regarder comme une décision absolue. Examinons la chose en elle-même, sans faire attention ni à la Grèce, ni aux âges suivans.

Pl. p. 185. On sait que Valerius Publicola prononçant le Panégyrique de Brutus son collègue à ses obsèques, charma tellement le peuple, qu'il voulut & ordonna qu'on exposât les exploits des grands Capitaines, & des plus célèbres Magistrats à leur mort, & que cet usage, inconnu aux Grecs mêmes alors, devint perpétuel. Ils n'étoient donc pas si insensibles aux charmes de l'éloquence. L. Junius Brutus qui chassa les Tarquins, & ramena la liberté; Marcus Valerius Corvinus, Lucius Valerius Potitus, & Menenius Agrippa, qui arrêterent par leurs discours la fougue du peuple irrité, & éteignirent la sédition; Claudius Appius qui détrompa le Sénat assemblé, & lui apprit à ne point se fier à l'Envoyé d'un Roi Grec, manquèrent-ils du talent de la parole? Comment auroient-ils pu, sans quelque éloquence, causer de si grands changemens dans l'Etat, & tourner à leur gré une populace déjà accoutumée à ses vieilles Loix? Car enfin, quoiqu'une ambition démesurée, & un amour excessif pour la Patrie ayent

*image
not
available*

PROGRÈS DES BELLES LETTRES

quence, j'ai tout lieu de le soupçonner.

La Poësie ne leur étoit pas non plus inconnue. On peut dire qu'ils en connurent le véritable usage, car Numa le consacra au culte de la Religion. Les Saliens qu'il institua ne consultoient ces Dieux, & ne leur parloient dans les Sacrifices, qu'en vers, & cette sorte de vers s'appelloit *axamenta*. Veturius Mamurius, qui fut trouvé le seul capable d'imiter par son art les boucliers sacrés tombés du Ciel, ne demanda d'autre récompense de son travail, que son nom fût inféré dans les Vers des Saliens à perpétuité, & chanté dans leurs Processions publiques dans les rues de Rome. Les prédictions des Augures & des Devins étoient aussi conçues en vers.

Numa avoit consacré un Bois aux Muses, & disoit qu'elles lui avoient appris les règles de son Gouvernement: c'étoit une Tradition, qu'elles avoient conversé avec lui sur le Mont Albano. Les Loix des douze Tables défendent d'employer la Poësie dans les enchantemens, & pour calomnier son prochain. Cicéron dit qu'on avoit coutume alors de chanter dans les repas les vertus, & les exploits des Grands-hommes de l'Empire. Le Philosophe Panoetius estimoit beaucoup le Poëme d'Appius Coëcus, où les maximes de Pythagore étoient magnifiquement énoncées; mais à cela près, la Poësie de ce premier âge n'étoit, pour l'ordinaire, qu'une bouffonnerie champêtre, un enjouement rustique produit par la joie d'une ample récolte, & par les vapeurs du vin, *appropria rustica*. Les Jeux

Scén

Hor. epist.
1. lib. 2.
Festus.

Pl. p. 126.

Hor. ep. lib.
2.

Tit. Liv. lib.
1. n. 21.
dec. 1.

Tusc. quest.
lib. 4. n. 3.
c. 4.

Hor. ep. 1.
lib. 2.

Scéniques, qui donnèrent naissance à la Poësie Dramatique, ne furent établis que l'an trois cent quatre-vingt-six, pour appaiser la colère des Dieux, à l'occasion d'une peste cruelle qui ravageoit l'Italie; mais ils étoient représentés sans vers, sans déclamation. Quelques bouffons, *Tit. Liv. 7. lib. Decad. 1. n. 2.* qu'on avoit fait venir d'Etrurie, sautoient sur un Théâtre au son d'une flûte, à la manière des Toscans: la Jeunesse Romaine, choquée à la fin de ces fades représentations, & impatiente de voir entre les mains de gens méprisables le Théâtre si propre à former les Héros, & à inspirer de nobles sentimens, composa quelques plaisanteries en vers, pour être récitées par de jeunes-gens d'élite au son d'un instrument; c'étoient des espèces de *Satyres*, telles qu'en avoient les Grecs. *Hor. Art. Poët.*

L'Histoire n'étoit pas mieux perfectionnée. Les Pontifes qui en avoient la direction écrivoient en style de guerrier, comme ils pensoient, sans ornement, sans parure; ils s'attachoient plutôt au fond des affaires, qu'à ménager & à choisir de beaux termes; ils se contentoient de dire simplement la vérité, & rien de plus: cette manière d'écrire l'Histoire fut en usage jusqu'au tems de Cicéron. Caton, Fabius Pictor, *Cic. de Orat. lib. 2. n. 53.* & Pison, les plus estimés, n'écrivirent pas autrement, comme avoient fait parmi les Grecs Phérécyde, Hellenicus, & Acusilas; c'étoit plutôt une Chronique, qu'une véritable Histoire: on marquoit par ordre les tems, les lieux, les Magistrats, les faits, & les événemens; on

ne cherchoit qu'à être court, & intelligible.

Il étoit bien difficile qu'on écrivît poliment alors, & qu'on parlât absolument un langage châtié & épuré; l'état des affaires ne le permettoit pas. Un établissement incertain & chancelant; ces altercations journalières du Sénat & du Peuple; cette alternative de Rois, de Consuls, de Tribuns militaires; cet esprit de conquête, propre à la nation; les guerres perpétuelles avec des peuples plus occupés de l'Agriculture, que des Belles-Lettres; la nécessité de subsister les armes à la main, & de vivre nuit & jour en face de l'ennemi; tout cela empêchoit les Romains de s'appliquer uniquement aux Sciences. Leur plan singulier d'envahir tout, & de pousser toujours en avant; les Constitutions des Républiques d'alors, jalouses de leur propre liberté, leur ôtoient la facilité de profiter des Sciences & des Arts des Grecs établis sur les Côtes de l'Italie. Chaque Canton étant divisé d'ailleurs, à l'exemple des Peuples de la Grèce, dont ils étoient la plupart originaires, & dont ils imitoient les coutumes, ils se réunissoient entr'eux, pour écarter des voisins si dangereux, & si inquiets. Réduits ainsi à leur propre génie, ces altiers Républicains se firent insensiblement un langage particulier, conforme à leur goût & à leurs inclinations; ce qui fait proprement le fond de la Langue Latine. Car, quoique cette ancienne Langue ait beaucoup de conformité avec celle des Grecs, qui étoit commune presque à toute l'Italie, j'y remarque cependant quelque

que différence pour lors. Sous Tullus Hostilius troisième Roi de Rome, dans la Guerre d'Albe, les Fidénates, Colonie des Romains à cinq milles de la Ville, & alors du parti des Rebelles, étoient les seuls qui entendoient la Langue Latine; mais par la suite, à mesure qu'ils gagnèrent du terrain, ils étendirent leurs connoissances, & leur Langue, s'il m'est permis de parler ainsi. Ils envoyèrent leurs enfans, pour être instruits dans les Belles-Lettres, & dans les pratiques de la Religion, chez les Etrusques, qui, lorsqu'ils furent subjugués, ne voulurent jamais recevoir les Lettres Romaines, parce qu'ils croyoient tenir leur ancienne érudition des Dieux mêmes. Dans Rome je ne vois au quatrième siècle de la fondation sous les Décemvirs que de simples Ecoles pour apprendre à lire & à écrire: les Belles-Lettres n'y furent enseignées publiquement que fort tard. Selon Plutarque, le premier Maître de Sciences fut, au sixième siècle, un nommé Spurius Carbilus, affranchi de ce Carbilus qui montra le premier exemple de divorce; & suivant Suetone, ce fut Cratès de Mallos, entre la seconde & la troisième guerre Punique, un peu après la mort d'Ennius, comme je le dirai plus bas. Jusque-là c'étoit une coutume de s'instruire mutuellement dans les familles entre parens & amis: usage qu'ils croyoient tenir d'Hercule, à qui pour cette raison ils avoient érigé un Autel commun avec les Muses; & qu'ils regardoient comme un devoir sacré, *πρώτην σπουδὴν*. Nous voyons

Tit. Liv. Dec. 1. lib. cap. 27.

Id. lib. 9. cap. 36.

Quæst. Rom. p. 497.

De Gramm. ill. cap. 2.

- P. 637. voyons dans Plutarque Caton le Censeur, non seulement instruire son propre fils, mais même les enfans de ses esclaves, & leur apprendre les lettres.

Il seroit à souhaiter que nous eussions plus de monumens de ces premiers siècles, pour pouvoir décider au juste quel étoit le langage de nos Républicains. Mais, quoi qu'il en soit, voici ce qu'on en peut conjecturer. Leurs lettres étoient les mêmes que les caractères Grecs : une Inscription qu'on lisoit, au tems de Pline l'Historien, dans la Bibliothèque du Mont Palatin, en fait foi; leurs déclinaisons, leurs conjugaisons se formoient comme celles du Dialecte Éolique. Certains vases de leurs sacrifices, certains usages, certains habillemens, certaines cérémonies, ne sont désignés que par des noms Grecs, ou dérivés du Grec. Quelques familles se désignoient par des noms Grecs. Plutarque prétend que celle des Emiles descend de Mamercus, fils de Numa, surnommé Emile, à cause de son affabilité; en Grec *αἰμόλος, αἰμύλια, affabilis, affabilitas, festivus, decor, lepos*. Denis d'Halicarnasse soutient qu'ils se sont réglés dans leur langue, comme dans leurs usages, sur les Grecs; non pas qu'ils les copiaient servilement, mais ils nommoient les choses telles qu'ils les trouvoient déjà nommées, leur donnant seulement un tour Romain. Ce qui fait, dit Festus, qu'Ennius appelle les Romains Grecs, c'est que l'ancienne Langue Grecque & la Latine étoient presque la même. Plutarque assure aussi que les vieux mots

Grecs

Grecs & Latins n'avoient point de différence: on en peut voir un grand nombre dans Varron, qui a fait une espèce de Vocabulaire raisonné de la Langue Latine. La raison de ce mélange est sensible. Les Pélasges sortis de différens endroits de la Grèce apportèrent avec eux les lettres en Italie. Les Peuples du Latium au nombre de cinquante-trois étoient presque tous des Colonies de la Grèce. Les Sabins qui se confondirent avec les Compagnons de Romulus, & transportèrent à Rome leurs forces & leur domination, se disoient originaires de Sparte. De plus, la politique des Romains d'adopter dans l'Etat, d'admettre aux Charges les Nations conquises, recevoit également leurs usages, & leurs expressions, dès qu'il y paroissoit quelque utilité. Mais ils ne communiquoient pas si facilement leur Langue à leurs voisins, & aux étrangers. La Langue Latine, aussi-bien que la Religion, faisoit un secret du Gouvernement. Très-souvent ils accordoient le droit de Bourgeoisie, sans donner le privilège de parler, de vendre & de trafiquer en Latin. Les Habitans de Cumes, Ville de la Campanie entre Bayes & Pouzzols près de Naples, ne l'obtinent que fort tard, l'an quatre cent vingt-trois. On a déjà vu que dans la révolte d'Albe il n'y avoit que les Fidénates qui entendissent le Latin, quoique par la suite ils prirent une politique toute contraire, qui fut d'étendre leur Langue aussi loin que leurs conquêtes; & de s'associer en toutes façons les peuples vaincus, pour rendre leur joug plus supportable. Mais en leur communiquant leurs mots

*Pl. Hist. lib.
7. cap. 56.*

*Tit. Liv.
lib. 40. n.
42.*

&

14 PROGRES DES BELLES LETTRES.

& leurs dignités, ils conservèrent toujours une manière de parler qui les distinguoit des autres, comme on distinguoit les Athéniens des autres

Cit. de orat. lib. 3. Grecs; c'est ce qui s'appelloit *Urbanité Romaine*. Cette Langue primitive devoit avoir quelque chose de dur & de sec, elle n'avoit que dix-sept

Plut. quest. Rom. p. 495. lettres. Carbilus Spurius dont j'ai parlé plus haut, se servit le premier du G. Un Grammairien nommé Salluste inventa le K. Les lettres X, V, Z furent inconnues jusqu'au siècle d'Auguste. Le D se mettoit à la fin de tous les mots, comme la lettre M. L'E s'employoit pour l'I; l'O pour l'U, & pour l'E. La lettre F ne rend

Lib. 10. cap. 10. point un son humain au rapport de Quintilien. Le Digamme Eolique que l'Empereur Claude voulut y substituer, n'eut pas de cours après lui.

Ils manquoient de caractères pour distinguer dans la prononciation ces deux mots, *cervum* & *ferum*. On sent bien qu'une Troupe de Pâtres avides de pillage & de butin, & les Sabins qui se fondirent avec eux, introduisirent la rudesse de leur Laconisme, & leur férocité. Les Etrusques qui depuis prêtèrent aux Romains une grande partie de leurs cérémonies, & de leurs usages, & par conséquent de leurs termes, avoient la plupart de leurs mots tirés du Syriaque. Paul

Cosmog. lib. 4. p. 2. Merula rapporte deux inscriptions en ce vieux langage Etrusque, dont l'une fut trouvée de son tems à Gubbio Ville Episcopale du Duché d'Urbain en Italie, & l'autre à Florence. Il paroît par l'exposition qu'il fait des caractères, & par le jugement des Savans, qu'il y a une grande confor-

formité entre plusieurs racines de cette Langue & le Syriaque. Ce qui serviroit à justifier la proposition du P. Thomassin, qui avance que toutes les Langues de l'Europe dérivent de l'Hébreu. Un Auteur moderne qui veut absolument que les Dieux & les Peuples anciens soient Celtes, croit aussi que les Etrusques parloient le langage Celtique, & s'imagine rencontrer plusieurs mots Celtiques dans le Latin. En fait de recherches, chacun a sa chimère.

*Hist. des
Celtes par
Sim. Pell.*

Les grandes Annales qui périrent dans la prise de Rome par les Gaulois l'an trois cent trente-six, les Loix des douze Tables, les Livres de Religion, les Vers des Saliens, & les anciennes Ordonnances du Sénat & du Peuple sont écrits dans ce vieux stile. Les anciennes Inscriptions, & les Monnoyes sont marquées à ce coin. Par ce qui nous reste de la Colonne *Rostrale*, & de ce qu'on trouve de ces vieux mots dans Plaute, dans Varron, dans Aulugelle, & dans les Grammairiens, on diroit que les compagnons de Romulus, & les Sujets d'Auguste sont d'autres hommes, une autre Nation, d'autres Romains. Il ne faut pas cependant les traiter de Barbares. Ci-

*De Orat.
lib. 3. n. 48.*

céron prétend que leur prononciation n'étoit pas rude, triste & choquante, mais au contraire douce & coulante. Ces expressions furent anéanties presque tout à coup par le commerce avec les Grecs. Les Romains prirent les tours & les manières de cette Nation. Ennius & ses contemporains qui enrichirent la Langue Latine, ou, pour mieux dire, la créèrent, & les plus anciens Sa-

vans

De Gr. cap.
1.

Tit. Liv.
lib. 25. n.
12.

Lib. 2. cap.
3.

vans étoient des demi Grecs qui enseignoient en Grec au rapport de Suetone. Il est étonnant comment on perdit l'air & l'intelligence des premiers siècles. Déclinaifons, conjuguifons, dénominations, arts, sciences, coutumes, la religion même, tout prit une nouvelle face. Dans la seconde guerre Punique on fut un jour entier à déchiffrer les fameuses prédictions du Devin Marcius. Au tems de Polybe les plus versés dans l'Antiquité avoient peine à expliquer littéralement le Traité conclu entre les Carthaginois & les Romains, l'an deux cent quarante-cinq. Cependant aux plus beaux tems de la République, des familles entières parloient encore Etrusque, surtout quelques Dames de la première noblesse, & à côté de Cicéron on remarquoit les arrière-neveux de Romulus & des Sabins. Mais ce n'étoit qu'un petit nombre de particuliers qui affectoient ce langage suranné, peut-être par haine de la constitution présente de l'Erat, ne pouvant se venger autrement. Seulement les noms de famille qui avoient leurs racines dans la langue des Etrusques, & des Grecs d'Italie, dont les Dialectes partageoient cette belle partie de l'Europe, furent conservés avec les caractères. Aulugelle dit avoir vu chez un célèbre Grammairien un exemplaire du second livre de l'Enéide, qu'il croyoit être de la main de Virgile, écrit de cette manière.

Le Génie qui présidoit à l'Empire Romain, sembloit ménager leurs affaires, & leur gloire. Lorsqu'ils lutoient avec les petites Républiques

voi-

voisines, leur épée suffisoit pour leur ouvrir les portes des Villes, & leur raison guidée par un intérêt grand & noble les rendoit supérieurs à toutes les ruses de l'Ennemi. Avec des peuples plus accoutumés à manier les armes, qu'à tourner une phrase, ils ne se mettoient pas en peine de cultiver des sciences qui n'étoient pas de mise, & ne servoient en rien au bien commun de la patrie. L'esprit de la Nation étoit de viser au solide, & au nécessaire. Ils parloient comme ils agissoient : beaucoup de solidité, peu d'éclat. Mais à peine mirent-ils le pied hors de l'Italie, à peine eurent-ils à combattre des Rois, qu'ils se montrèrent avec une magnificence digne des Maîtres du Monde. Les Grecs qui jusqu'alors s'étoient crus inimitables, furent étonnés de se voir tout à coup des égaux ; & sur le point de perdre le premier rang. Un simple Citoyen Romain, un Centurion, un Tribun brisoit d'une main le sceptre des successeurs d'Alexandre, & de l'autre traçoit à Athènes & à Sparte leurs règles, & leur devoir avec plus de grandeur & de pompe que Solon & Lycurgue, en leur rendant leur liberté, & leurs loix. Suivons cet heureux changement.

§. II.

*Depuis les Scipions, jusqu'aux
Guerres Civiles.*

La ruine de Carthage, de Numance & de Corinthe

rinthe entraîna à Rome, à la suite des Vainqueurs, les Richesses, les Sciences & les Arts. On diroit que dispersées de côté & d'autre les Sciences n'attendoient que l'élevation de ce puissant Empire pour s'y réfugier comme dans un port digne d'elles, & que l'Univers jusqu'alors n'avoit travaillé que pour embellir & orner sa capitale. Tout changea de face : on vit naître des Poètes, des Orateurs, des Historiens ; on renvoya aux Etrusques leurs bouffons, & leur bouffonnerie. Des Romains chaussèrent eux-mêmes le Cothurne de Sophocle & d'Euripide, & donnèrent à leur Théâtre une forme proportionnée à la majesté de l'Empire.

L'émulation & la politique eurent beaucoup de part à ce renouvellement. Le Romain devint savant, parce qu'il se vit contraint de l'être ; avec des Philosophes qui ne prônoient que leur Philosophie, il auroit eu honte d'avoir du dessous. La nécessité de gagner un peuple libre, savant, jaloux à l'excès du talent de la parole, plus irrité d'une méchante phrase de Démosthène que des supercheries de Philippe de Macédoine, & que ce Prince comparoit à des statues ornées d'une langue d'or, les contraignoit d'employer les mêmes moyens pour les soumettre, & rendre son joug moins pesant. Publius Crassus qui charma toute l'Asie, en parlant à chaque

Val. Max. canton son idiôme particulier, fut regardé non
lib. 8. cap. 7. comme un Romain élevé à Rome, mais comme un Prince Asiatique nourri dans la discipline des Grecs, & consommé dans leur politesse & leur éru-

érudition. Caton le Censeur, âgé de plus de quatre-vingts ans, se mit à apprendre les Lettres Grecques, tout entêté qu'il étoit de sa vieille mode. On vit plus d'une fois Caton d'Utique son illustre arrière-petit-fils lire sur son siège en plein Sénat des Livres Grecs, jusqu'à ce que la séance fût ouverte; personne ne se formalisoit d'une action qui paroîtroit aujourd'hui bizarre: tout devenoit légitime & noble à un Romain, dès qu'ils pouvoit s'élever au-dessus des autres hommes.

Dès que la Mer leur fut ouverte, par la conquête de la Sicile, on les vit voyager en Philosophes, pour s'instruire dans les belles Connoissances. Comme la Sicile est la première conquête des Romains hors de l'Italie, & qu'elle attiroit toute leur attention, parce qu'elle étoit comme le centre de leur Commerce, il est bon de remarquer que le Dialecte Eolique employé par les meilleurs Auteurs de cette Ile, & qui n'est que comme une division, une branche du Dialecte Dorique, se fondit dans la Langue Latine, & lui prêta sa facilité & ses tours. Ils prirent ce Dialecte plutôt qu'aucun autre, parce qu'il étoit propre aux Sabins originaires de Sparte, & incorporés à Rome, & qu'il convenoit mieux à leur gravité, & à leur sévérité.

Une fois convaincus de leurs forces, ils entreprirent de faire recevoir par-tout leur langue, & par ce moyen de lui attirer ce que le Grec avoit d'énergie, de force, d'esprit, & de brillant. Comme ils virent tous les petits Etats de

l'Asie toujours divisés entr'eux, mais toujours réunis contre la formidable puissance de leurs nouveaux Maîtres, fomentent continuellement quelque révolte, pour éteindre cette fermentation d'humeurs Rome leur imposa des Loix Romaines, mit dans leurs contrats, & dans leur bouche des formules & des paroles Romaines, & ouvrit des Ecoles Latines. Ils s'aperçurent aisément que rien n'influe tant dans la différence des humeurs & des caractères que la différence du langage; parce que, dit Sénèque, le discours est comme l'image des idées de l'ame, & les paroles sont comme les couleurs dont elle se sert pour tracer ses conceptions, & les rendre palpables. Le droit de Ville Municipale, & de Citoyen Romain parut un lien trop foible pour contenir des esprits remuans & inquiets. Un tel privilège devenoit presque inutile, ou au moins un sujet d'insulte dans le voisinage des Barbares; d'ailleurs les Dignités étoient entre les mains des Romains, les Colonies plantées en différens endroits, vivoient & parloient comme dans la capitale; on ne répondoit qu'en Latin aux Ambassadeurs des Princes Grecs, c'étoit une infamie de parler autrement en public. On fit un reproche à Cicéron, en plein Sénat, d'avoir parlé Grec à Syracuse: c'étoit une nécessité, pour plaire aux vainqueurs, & mériter leurs graces, de penser & de parler comme eux.

Cic. de Le hazard même, cette cause aveugle, se mit
Orat. lib. 2. de la partie. Trois Philosophes, Diogène le Stoï-
2. n. 153 cien, Carnéade l'Académicien, & Critolaüs
163. Péri-

Péripatéticien, envoyés à Rome pour les affaires d'Athènes, réveillèrent par le charme de leur éloquence le goût des Romains, & allumèrent dans leur esprit un amour violent pour la Philosophie, & les belles Connoissances. Leur demeure étoit comme le rendez-vous des Beaux-esprits : on alloit chez eux comme chez les Maîtres de la Raison, & ils tenoient une espèce d'États-Généraux de la Philosophie. Carnéade sur-tout par son habileté à manier, & à varier ses sujets, enleva tous les suffrages. Il n'étoit question que de ce jeune Grec dans Rome : la renommée le mettoit au-dessus de l'homme par son grand savoir, & son art singulier de prouver & détruire la même cause avec autant de dignité & de vraisemblance. Caton le Censeur, qui plutôt par une jalouse ambition, que par un vrai mépris, dédaignoit toute érudition Grecque, les fit renvoyer dans les Ecoles de la Grèce, comme des empoisonneurs & des corrupteurs de la Jeunesse, plus propres à éteindre la vertu Romaine, qu'à former le cœur. Sa raison étoit que la Jeunesse devoit savoir seulement obéir aux Magistrats, & aux Loix : il ajoûtoit que Socrate, le chef de tous ces discoureurs, sous le manteau de Philosophe cachoit les plus noirs desseins contre l'Etat, & que les Grecs oisifs passaient toute leur vie dans l'Ecole d'Isocrate, comme si l'homme n'avoit qu'une seule affaire, de plaider dans ce Monde-ci, & dans l'autre. Ces railleries piquantes firent impression : l'autorité d'un Magistrat aussi respectable, & aussi accrédité

*Ant. G. lib.
17. cap. 21.*

dité que Caton, entraîna tous ses collègues. Carnéade ne put parer un si cruel coup, & nos trois Philosophes reprirent la route du Lycée, & du Portique. Mais cette disgrâce n'eut aucune suite fâcheuse pour les Lettres. Carnéade avoit allumé pour l'étude une violente passion, que nul contre-tems ne put amortir; c'étoit, dit Plutarque *, *comme un enchantement qui leur faisoit oublier toute autre occupation, comme un charme puissant qui les enlevoit à tout autre plaisir.*

*Suet. de
Gramm.
cap. 2.*

Quelque tems après la même fortune envoya à Rome du fond de l'Asie, Cratès de Mallos entre la seconde & la troisième Guerre Punique, pour développer les mystères de la Poésie Grecque. Cet Envoyé du Roi Attalus tomba dans le trou d'un cloaque qu'on nettoyoit, & se rompit une jambe : pour tromper son chagrin, & passer avec moins d'ennui le tems de son Ambassade il ouvrit une Ecole de Grammaire, & admit à ses leçons toute la jeune Noblesse. Les Romains, charmés de cette nouvelle méthode, qui, selon Quintilien, renfermoit la manière de bien parler, & l'explication des Poètes, regardés pour lors comme les interprètes des Dieux, marchèrent sur ses traces. Pour se concilier du crédit, ils se mirent à expliquer des Ouvrages Latins, préférablement aux Poèmes d'Homère, & d'Hésiode. Cajus Octavius Lampadio distribua en sept Livres la Guerre Punique de Noevius

* Τῶν ἄλλων ἡδονῶν καὶ ἀνατρίβων ἐκπεσοῦσιν ἐνδυσίῳσι περὶ φιλοσοφίαν.

Noëvius écrite en vers, mais tout d'une suite, & sans divisions. Quintus Vargontéjus déclama, & expliqua publiquement les Annales d'Ennius, que tout le monde alloit entendre en foule : ces deux Grammairiens eurent plus d'un imitateur : des Chevaliers, des Magistrats briguerent le titre de Grammairien avec autant d'empressement que le Consulat : cette qualité devint si considérable, qu'on en voyoit à la suite des Généraux, des Rois, des Empereurs, & des plus fameux Capitaines. Un savant Grammairien coutoit un prix excessif. Quintus Suet. ib. cap. Catulus en acheta un deux cens mille sesterces, ³ ou vingt cinq mille francs de notre monnoye, en prenant le sesterce sur le pied de deux sols & demi de France, *ducentis millibus nummum*. Efficus Calvinus, Chevalier Romain fort riche, donnoit une pension de cinq cens livres à un autre. On a compté dans Rome, en certains tems, plus de vingt fameuses Ecoles de Grammaire, d'où on envoyoit des Maîtres dans les Provinces, pour instruire sur le même plan. Dans ces espèces d'Académies Latines on voyoit les Consuls & les Orateurs s'asseoir sur le banc des Grammairiens, & assister à leurs leçons avec le même empressement, & la même satisfaction que nous voyons aujourd'hui des Chanceliers & des Ministres d'Etat entendre réciter les ouvrages de Messieurs les Académiciens au Louvre, & animer par leur présence ces corps illustres qui font tant d'honneur à la Nation Françoisse. Par ce moyen il s'entretenoit un goût de Littérature

24 PROGRES DES BELLES LETTRES

qui se répandoit dans les différentes parties de la République. Le Théâtre, le Sénat, & la Tribune aux Harangues recevoient chaque jour de nouveaux accroissemens, & voyoient des discours mieux ornés. La Littérature s'épuroit, la Langue devenoit plus châtiée, & prenoit une nouvelle forme, & de nouvelles graces.

Cic. de Orat. lib. 2. n. 72. Dès l'an cinq cent quatorze de la fondation, Lucius Andronicus le Père du Poëme Dramatique chez les Romains, à l'imitation des Grecs, changea la scène, & lui prêta une nouvelle décoration. Il composa le premier, & joua lui-même une pièce régulière qui donna de grandes espérances, & charma l'assemblée. Ces premiers succès attirèrent sur ses pas Noevius, déjà connu par son Poëme de la Guerre Punique; mais ses Comédies pleines de railleries piquantes contre la Noblesse, le décréditèrent, & l'obligèrent de s'enfuir. Cecilius par un air philosophe qu'il donnoit à tous ses personnages, plut à un peuple qui n'aimoit que le grave & le sublime. Pacuvius neveu du célèbre Ennius mérita l'estime & l'approbation de Lœlius, & des Scipions. La plupart de ces Poètes étoient encore mis entre les mains des jeunes-gens au tems d'Horace. Les Tragédies de Pacuvius sur-tout étoient fort goûtées. Il falloit, dit Crassus dans Cicéron, *De Orat. lib. 2. n. 193.* que ce Poète fût possédé du Dieu de la Poësie. Effectivement la constante amitié de Pylade, qui dans une de ses pièces se présentoit à la mort pour son cher Oreste, & à qui le péril présent inspiroit plus de sentiment & de courage, arrachoit

choit des larmes à tous les spectateurs. On *Id. de amic.*
 croyoit voir réellement ce qui n'étoit qu'une *n. 24.*
 imagination du Poëte, & le cœur des Romains
 aimoit à se reconnoître, & à se retrouver dans
 des idées qui font tant d'honneur à la Raison &
 à l'Humanité. L'enthousiasme de sa Poësie en-
 levoit tout le parterre. Le Poëte, l'Acteur, &
 le Spectateur, paroissoient transportés du même
 feu. L. Attius se fit admirer, & gagna la con-
 fiance de D. Jun. Brut. Callaicus, qui porta le
 premier les armes Romaines en Espagne jusqu'à
 l'Océan. Ce vainqueur fit graver les vers de son
 ami sur le frontispice du Temple, qu'il fit bâ-
 tir des dépouilles des Provinces conquises.

Mais Plaute effaça tous ces Ecrivains. Ses
 Comédies écrites avec plus de sel, plus d'action
 & plus d'esprit, le mirent hors de pair. Le ju-
 gement qu'en portèrent ses contemporains, ne
 fut pas démenti au siècle d'Auguste. Elles fai-
 soient encore le principal ornement sur le Théa-
 tre au tems de Dioclétien, & charmeront à
 jamais les vrais connoisseurs. Son Amphitruon
 représenté sur le Théâtre François, & touché
 par une main habile, a été applaudi de toute
 l'Europe. Par-là on a rendu justice au siècle
 dont ils'agit maintenant. Quelques railleries un
 peu trop populaires attirèrent à Plaute la mau-
 vaise humeur d'Horace, mais sa critique n'est *Art. Poët.*
 pas goûtée de tout le monde.

Térence parut après lui avec encore plus
 d'éclat vers la fin du sixième siècle. Il s'est
 fait sur-tout admirer par une extrême pure-
 té de langage, par une diction fine & élégan-

te, par un style aisé & naturel, par des graces & une délicatesse inimitables; & il laisse encore à douter à qui on doit la préférence, ou à l'Atticisme des Grecs, ou à l'Urbanité Romaine. Ce célèbre Carthaginois connut d'abord cette finesse de langage qui avoit échappé aux Romains mêmes, & à l'aide de Scipion & de Lælius, comme il ne s'en défend pas trop, il perfectionna le Théâtre Latin. On peut dire qu'il leva l'étendard de la perfection, & du vrai goût, & qu'il forma en quelque sorte les Romains au bel-esprit. Afranius qui le suivit de près, semble s'être appliqué à soutenir la réputation de ce grand-homme, & à défendre sa mémoire. Il le regardoit comme le Dieu du Théâtre, & ne pouvoit souffrir qu'on lui égalât aucun Poète. Cicéron dans une pièce de vers de sa composition, loue la politesse de son style, la finesse & l'élégance de son élocution; & ajoute qu'il a fait un choix très-juste de ce que la Langue Latine a de plus délicat. César l'appelloit le Ménandre abrégé, *dimidiata Ménander*.

Ennius animé du même esprit qu'Homère, osa chanter les Héros Romains, & donner un Poème Epique. Son vieux style dénué de tout
 Lib. 10. ornement, doit, dit Quintilien, exciter notre
 cap. 1. vénération, comme on respecte ces Bois sacrés dont les chênes chargés de trophées inspirent un sentiment de respect religieux. Les Magistrats les plus distingués se faisoient une gloire d'être amis de ce Poète. Marcus Fulvius Nobilior se fit une affaire auprès de Caton pour l'avoir amené

né avec lui en Etolie ; mais il méprisa généreusement, & repoussa le reproche que lui en fit ce Censeur en plein Sénat. Le premier des Scipions fit placer la statue de ce Poète sur son tombeau. Annibal humilié, & arraché de l'Italie, l'Afrique vaincue, & les ruines de Carthage, ne lui parurent pas un titre suffisant pour éterniser ses exploits. Les vers de ce Chantre de Calabre flattoient son ambition, & son nom inséré dans ses Poèmes remplissoit tous ses désirs.

Ainsi la Poësie, jusques-là peu estimée, commença d'être en honneur. Mais ce qui fait qu'on ne tient aucun compte de ces Poètes, c'est que, suivant Cicéron, il ne leur fut pas possible d'atteindre au même degré de réputation que les Grecs qui étoient au plus haut point de leur perfection, & qui avoient rempli tout l'Univers de la gloire de leur nom & de leurs écrits. Car Attius, & Pacuvius, que Cicéron traite ailleurs de Barbares, égalent presque les Grecs, selon Patercule : & selon Quintilien, ils sont remarquables par la noblesse de leurs sentimens, par la force de leurs expressions, & par la dignité de leurs personnages. C'étoit beaucoup pour eux, que d'avoir ouvert noblement une noble carrière. La dernière perfection dans les choses humaines n'est pas l'ouvrage d'un seul homme, ni d'un seul siècle.

Je ne mets pas en leur rang le fameux Satyrique Lucilius. La Satyre dont il est le réformateur, me paroît dégrader entièrement la Poësie, née, ce semble, pour célébrer les Héros, & louer

1. Tusc. 2.

Cic. pro
Arc. Noë.

1. Tusc. 2. 3.

Hist. lib. 2.

Lib. 10.
cap. x.

louer la vertu. Quelle rage d'arranger par nombre, & par mesure les saletés & les vices de toute une Ville: de piquer par le sel de ses médifances & de ses railleries le Magistrat & le Peuple, d'allarmer par ses écrits tout un quartier, & de poursuivre le premier venu, pour ainsi dire, l'épée à la main? A l'exception de l'Ode, du Poème Dramatique, & du Poème Epique, je ne reconnois plus de Poësie. J'y trouve bien des sons articulés, une vaine cadence, une espèce d'harmonie, un simulacre de Poësie, une simple versification; mais rien de plus. D'ailleurs

De fin. lib.
l. n. 7.
Sat. 4. lib.
1. Cicéron regarde les ouvrages de Lucilius comme fort légers, & vuides d'érudition. Horace, qui le compare à un fleuve, qui roule plus de boue que de sable précieux, l'a entièrement décrit. Quelques railleries, quelques sels semés au hazard, quelques paillettes d'or enterrées sous un amas de fange peuvent-elles attirer les curieux? De plus sa composition forcée, son style dur, embarrassé, & mêlé de Grec & de Latin, ne pouvoit plaire qu'à des esprits bizarres & fantasques.

Pour mieux connoître le génie & les efforts de ces Ecrivains, examinons par le peu qui nous en reste ce qu'il en faut juger. Nous suivons en cela le sentiment de Cicéron lui-même, qui dit qu'on peut juger du langage de ce siècle par les écrits de Nœvius le plus ancien de ces Poètes.

Decl. Or.
n. 60. Aulugelle nous a conservé des vers de Nœvius qui ne sont pas certainement à rejeter *. Lorsque
je

* *Epigramma Nevii plenum superbia campanæ: quod testimonium esse justum potuisset, nisi ab ipso dictum esset.*

je lis séparément, dit-il ailleurs, les pièces de Noëvius, je crois qu'on ne peut trouver rien de mieux travaillé. Je ne suis détrompé que lorsque *Lib. 1. cap.* je les compare aux Comédies de Ménandre. Les ^{24.} armes de Diomède & de Glaucus ne sont pas *Lib. 2. cap.* plus différentes que les ouvrages de ces deux Co-^{23.} miques. Macrobe dans ses Saturnales cite plu- *liad. 6.* sieurs endroits que Virgile a empruntés d'Ennius, où la différence n'est presque pas sensible. Ces deux Poètes ont copié d'Homère le *Lib. 6. cap.* com-^{3.}

Immortales mortales si foret fas flere,
 Flerent divæ Camænxæ Nævium Poëtam.
 Itaque postquam est orchio traditus thesauro,
 Obliti sunt Romæ Lingua Latîna loquier.

Epigramma Plauti.

Postquam est morte captus Plautus,
 Comoedia luget, Scena est deserta.
 Deinde risus, ludus, jocusque, & numeri,
 Innumeri simul omnes collacrymarunt.

Epigramma Pacuvii verecundissimum, & purissimum, dignumque, ejus elegantissimâ gravitate.

Adolescens, tametsi properas, hoc te Saxum
 rogat,
 Ut se aspicias: deinde quod scriptum est legas.
 Hic sunt Poëtæ Pacuvii Marci sita
 ossa. Hoc nolebam, nescius ne esses, vale.

combat d'Ajax, & la comparaison de Pâris avec un Cheval long-tems retenu à l'écurie, qui rompt ses liens, s'enfuit à travers la plaine, & fait trembler la terre sous ses pieds. Ennius n'est point assez animé, l'harmonie de ses vers ne répond aucunement au Grec, quoiqu'il y ait quelque chose d'assez bien rendu. Virgile prend un ton plus élevé, & s'énonce avec plus de pompe. Au reste, continue Macrobe, il ne faut pas mépriser les anciens Poètes, parce que leurs vers nous paroissent durs en comparaison des modernes. Ennius a été long-tems le Poète à la mode, & dans le siècle suivant on s'accommodoit encore mieux de ce style simple & uni. Une raillerie fine & délicate étoit appelée *Plautinisme* du Comique Plaute. TERENCE cependant est le seul de ces Poètes à qui les siècles postérieurs n'ont rien fait perdre de son éclat : quoique, selon Quintilien, sa versification ne soit pas entièrement exacte. *Plus habitura gratia, si intra versus trimetros stetissent.*

*Aul. Gell.
lib. 3. cap. 3.*

*Lib. 10.
cap. 1.*

Ce siècle produisit aussi une foule d'excellens Orateurs. Presque tous ceux qui gouvernèrent la République, se distinguèrent par leur éloquence. Les Scipions, les Catons, les Lælius, les Gracques soutinrent autant par leurs discours que par leurs exploits la majesté de l'Empire. Scipion fils de Paul Emile, & Lælius, se disputent le premier rang. Sergius Galba dont on loue la véhémence, fut le premier des Latins qui mit en usage les lieux communs, & les digressions dans ses Harangues,

gues, pour amplifier son sujet, & charmer ses Auditeurs. Ce qui lui réussit parfaitement dans une cause que Lælius fut obligé de lui remettre, comme plus capable de la gagner : action bien honorable pour tous les deux. Les Gracques renversoient par leurs foudres & leurs éclairs. Cicéron nous en a conservé un trait fort estimé de son tems, & qui marque un Orateur digne de Rome *. La peroraison du Plaidoyer pour Muréna n'a rien de plus beau. Les gestes, la voix, les yeux de cet intrépide Tribun ébranloient ses ennemis les plus obstinés lorsqu'il parloit, & leur arrachotent des applaudissemens & des larmes. Si Cajus Gracchus, dit Cicéron, eût été moins sensible à la mort de son frère massacré à la vue du Capitole, qu'au véritable intérêt de sa Patrie, & qu'il eût eu plus de jours, je ne crois pas qu'aucun Orateur l'eût égalé. La magnificence de ses expressions, la noblesse de ses pensées, la majesté de ses phrases marquoit un génie profond, & digne de l'Empire Romain. Sa mort précipitée fit beaucoup de tort aux Belles-Lettres. Ils avoient hérité cette éloquence de Cornélie leur Mère, qui avoit toujours en sa compagnie des Grecs & des Savans.

De Orat.
lib. 3. n. 214.

Decl. Orat.
n. 125-126.

Pl. p. 1545.

Avant

* *Quò me miser conseram? quò verlam? in Capitoliannè? at fratrìs sanguine redundat. An domum? Matremne ut miseram lamentantemque videam et abjectam? Il avoit, toujours derrière lui un domestique, qui avec une flûte, l'avertissoit quand il devoit hausser ou baisser le ton de sa voix.*

- Avant eux Caton avoit déjà mérité le surnom de Démonsthène Romain. Cicéron prétend qu'il possède tous les talens nécessaires à l'éloquence; qu'il ne lui manque que des admirateurs, sort qui lui est commun avec Philiste de Syracuse, & Thucydide; que ce n'est que par ignorance, & par malignité qu'on méprise Caton, qui est bien supérieur à Hypéride & à Lyfias en tout genre. Il en conseille la lecture, comme de Cajus Gracchus. Vers le tems de la guerre d'Antiochus, Caton ayant fait quelque séjour à Athènes, parla au Peuple par un truchement; on dit que les Athéniens furent étonnés de la précision, & de la véhémence de son discours. Il falloit en effet qu'il fût extrêmement concis, puisque son Interprète étoit obligé d'expliquer par périphrases, ce que Caton énonçoit en peu de mots. Cette différence venoit, disoit-on, de ce que les Grecs ne parlent que des lèvres, & les Romains du cœur. Cicéron qui se déclare par-tout le défenseur de Caton, dit qu'il n'y a qu'à lui prêter cette chute heureuse de périodes, cet arrangement de mots, cette vivacité de couleurs qui n'étoient pas connus de son tems, & qu'alors personne ne pourra lui disputer le premier rang.
- Lib. 10. cap. 3.* Aulugelle, faisant la comparaison de ces trois Orateurs, Cajus Gracchus, Caton & Cicéron, dit que Caton s'est frayé une route plus belle, & a ébauché ce que Cicéron a perfectionné dans la suite. Dans un autre endroit, où il justifie sa Harangue pour les Rhodiens contre

contre la critique de Tyron affranchi de Cicéron, & son bibliothécaire; voici comme il s'exprime. *Animadvertere est in tota ista Catonis Oratione, omnia disciplinarum Rhetoricarum arma atque subsidia mota esse; sed non perinde ut in decursibus ludicris, aut simulacris praeliorum voluptariis fieri videmus. Non, inquam, distincte nimis, ac compte, atque modulate res acta est; sed quasi in ancipiti certamine cum sparsa acies est, multisque locis marte vario pugnatur ... eaque omnia distinctius, numerosiusque, ac compius fortasse dici potuerint; fortius, atque vividius potuisse dici non videntur.* Ainsi à travers ce style sec, dur, âpre & hérissé, qui caractérise les Ecrivains de cet âge, on apperçoit une éloquence mâle & vigoureuse, & comme le fond de l'Eloquence Romaine.

Nous n'en pouvons pas dire autant de l'Histoire; elle n'eut pas les mêmes avantages. Car outre que nous connoissons peu Quintus Fabius Pictor, L. Cincius Alimentus, L. Piso Frugi, Valerius Antias, tous Historiens cités avec éloge par Tite-Live & Plutarque, quelques-uns d'eux avoient écrit en Grec. Caton mérite à plus juste titre la qualité d'Historien Latin. Il écrivit avec tant de vérité & de netteté, que Cicéron le regarde comme un modèle achevé pour le tems. Mais ces Historiens, contents de se faire entendre, se bernoient à un style court & succinct. Ce n'étoit proprement que des Mémoires. Outre la dureté de style qui défigure ces Histoires, ou, pour mieux dire,

*Decl. Or.
n. 66.*

ces Chroniques, l'Histoire Romaine effuya un fâcheux contretems. On fait que c'étoit une coutume chez les Romains de conserver dans
Ibid. n. 62. chaque famille le portrait des grands-hommes qui avoient été honorés du Triomphe, ou de quelque Magistrature. On attachoit ces images dans l'endroit le plus éminent du logis ; ou à la voûte des Temples. Les Anciens frappés d'une crainte religieuse pour tout ce qui regarde l'Immortalité, & la conduite de la Providence, croyoient par un principe de Religion que ces Héros morts habitoient dans ces images, veilloient à la garde de l'Etat, & étoient sensibles aux événemens de leurs maisons. On les portoit aux pompes funébres, pour inspirer au public plus de vénération pour le Héros dont on voyoit les tristes restes. D'abord cette prérogative étoit réservée aux seuls Patriciens. Mais dès qu'une fois les charges furent communes aux deux ordres de la République, chacun chercha à couvrir l'obscurité de sa naissance par des titres colorés. On supposa de faux Triomphes, de faux Consulats, de fausses Généalogies, de fausses Alliances. On composa de nouvelles Oraisons funébres, on fabriqua de nouveaux Monumens. En un mot on mit tout en œuvre pour illustrer son origine. Dans cette révolution, & par cette rage d'être Patricien, l'Histoire perdoit nécessairement son plus bel ornement, qui est la vérité ; les fastes du Capitole se brouilloient ; les termes de la Langue, sans perdre leur son ordinaire, changeoient de signi-

signification. C'est ce qui rendit si précieux les écrits des Historiens dont je viens de parler, sur-tout les *Origines* de Caton. Ils avoient étudié l'Antiquité plus à fond, & ils en parloient avec plus de sincérité & de naïveté. Au reste on peut dire en général avec Cicéron, que c'étoit alors le règne de la Vertu, & le commencement de la pure Latinité. *Ætatis illius ista fuit laus tanquam innocentiae, sic Latine loquendi . . . erat quasi bonae consuetudinis emanata, & Latina locutio.* La Poésie prenoit un nouvel éclat, l'Eloquence un ton plus assuré & plus mâle; l'Histoire posoit ses fondemens; les Lettres faisoient de nouveaux progrès, & attendoient leur perfection du siècle suivant, le plus brillant de l'Empire.

§. III.

Le Siècle d'Auguste.

L'Orateur Antoine ouvrit ce siècle. Point d'Orateur qui soutînt mieux les grandes parties de l'Eloquence par la véhémence & la dignité de sa prononciation. Sa diction encore peu exacte servoit merveilleusement à surprendre les Juges, qui ne se méfiant nullement de son art se rendoient sans peine à ses conclusions. Ce qui étoit un défaut dans les autres, devenoit en lui une perfection. Une certaine énergie, & la rapidité de sa déclamation entraînoit ses auditeurs dans les mêmes sentimens que lui. L'af-

Decl. Orat.
n. 139.

faire de Norbanus lui fit une grande réputation. Ses mouvemens pathétiques, en quoi il excelloit, arrachèrent à l'éloquence de Sulpicius, & à la sévérité de ses Juges, un coupable accusé & convaincu de sédition. Tout paroissoit désespéré pour Antoine & sa partie; mais sa profonde capacité fit changer de face à cette affaire, déjà décidée dans l'esprit des Chevaliers Romains devant qui il parloit, & tourna en sa faveur les preuves mêmes qu'on apportoit contre sa cause, dont le défaut étoit notoire. Il faut l'entendre tracer lui-même le plan de sa Harangue dans Cicéron, pour mieux connoître son génie. Cet événement qui est un coup de maître mériterait nos éloges; si la vertu & la vérité avoient été les fondemens & les motifs de cette défense. *

*Lib. 2. de
Orat. n.
194-205.*

Craf-

* L'éloquence d'Antoine victorieuse du Corps entier des Chevaliers Romains, ne put le mettre à l'abri de la proscription de Marius. Forcé de chercher une retraite hors de l'Italie il fut décelé par le domestique de son Hôte. Cet homme, peu à son aise, envoya chercher de meilleur vin que le sien chez un Aubergiste du voisinage où logeoit Marius. Le domestique pressé par le Cabaretier de dire ce qui l'engageoit à prendre du vin un peu meilleur qu'à l'ordinaire, avoua sans malice que son Maître avoit chez lui Antoine. A peine étoit-il sorti que le Cabaretier croyant sa fortune faite, courut rapporter cette nouvelle à Marius. Ce farouche Tyran transporté de joie marchoit déjà pour le tuer, mais retenu par ses amis il envoya Annius & quelques soldats. Ces meurtriers, enchantés par la voix & l'éloquence d'Antoine, restèrent sans force & sans mouvement. Loin d'exécuter leur commission, les yeux courbés vers la terre ils versèrent des larmes, comme des coupables qui demandent grâce. Annius impatient d'attendre monte en haut, &

Craſſus ne le cédoit pas à Antoine, quelques-uns même lui donnoient la préférence. Un *Decl. Orat.* certain air de gravité, de dignité, & de grandeur *n. 143.* tempéré par une douceur infinuante, par une grande délicateſſe, & par une fine raillerie le caractériſoit. Une expreſſion pure, exacte, élégante, & nullement affectée, relevoit toutes ſes Harangues. La cauſe de M. Curius plaidée *Ibid n. 220-227.* devant les Centumvirs par Craſſus, & un morceau que Cicéron nous a conſervé dans ſon Livre de *l'Orateur*, peuvent nous faire connoître ſon mérite.

Cotta ſe diſtinguoit auſſi par un diſcours juſte, exact, & de bon goût. Comme il avoit beaucoup de pénétration & de juſteſſe d'eſprit du côté de l'invention, ſon élocution étoit pure & coulante. Son éloquence douce & tranquille produiſoit le même effet que les traits vifs & enflammés de Sulpicius, dont le ſtyle étoit grand, véhément, &, pour parler avec Cicéron, tragique; le diſcours abondant & rapide, mais ſans ſuperfluité; la voix douce, forte, éclatante; le geſte extrêmement gracieux, & convenable à la gravité du Barreau. Mais ces deux derniers n'approchoient pas de Craſſus & d'Antoine. Ce fut au milieu des Guerres Civiles entre Marius & Sylla, que parurent ces quatre fameux Orateurs. La fureur des factions

& ſurpris de ce qu'il voit, pour ne point manquer aux ordres qu'il a reçus, ſe jette ſur ce célèbre Orateur, qui triomphoit déjà de ces Barbares, & porte ſa tête à Marius. *Plut. p. 788.*

tions qui partageoient l'Empire, ne nuisit en rien au progrès des Belles-Lettres. Il est des tems heureux où les grands génies semblent se former à l'envi, & où les esprits une fois ébranlés se hâtent d'arriver à la perfection malgré tous les obstacles.

Les Scipions par leur politesse, & l'éclat de leurs entreprises, avoient donné le ton à leur siècle, & sembloient avoir appelé tous ces heureux génies qui parurent depuis presque en même tems. Malgré les déclamations du vieux Caton, on connut qu'un Romain étoit choisi par la Providence pour paroître aux yeux de l'Univers, comme un composé de toutes sortes de vertus, & qu'il devoit nécessairement réunir les talens du Guerrier & l'habileté du Savant, les Armes & les Arts. C'est assez l'ordinaire. Un Conquérant, en qui la fortune & la vertu semblent s'épuiser, maîtrisent toutes les volontés & les inclinations. C'est comme une des ces Intelligences suprêmes qui régulent toutes les parties de la République. Ainsi dans les traits des Comédies de Térence, le Peuple Romain crut appercevoir la main du Vainqueur de Carthage & de Numance. Comment se persuader qu'un affranchi fût inspiré autrement que par l'Interprète des Dieux, & le Protecteur de l'Empire ?

Cependant malgré le goût & les efforts de ces grands-hommes, qui devoient être une loi pour les autres, on négligeoit ce qui devoit être le plus essentiel dans les études. On fréquentoit les Ecoles des Rhéteurs, mais on n'étudioit pas assez

assez le génie de la Langue Romaine. Ces Républicains, si jaloux d'ailleurs de leurs avantages, voyoient, pour ainsi dire, à travers l'imagination des Grecs, & parloient comme au tems de Rhéa & de Sylvius. Par une bizarrerie singulière, les Grammairiens, les Rhéteurs, tous Grecs que la fortune ou le désir de la réputation attiroit à Rome, faisoient leurs exercices en Grec, & l'étude de la Langue Latine étoit généralement oubliée, & paroissoit même indifférente. Tandis qu'en public on affectoit de ne répondre aux Ministres des Rois qu'en Latin, en particulier on s'exerçoit dans la Langue des Etrangers qui ne devoit être d'aucun usage. Qui pourroit le croire ? Peut-être que l'éloquence de Carnéades leur avoit fait penser qu'on ne pouvoit être savant que comme lui, & de la même manière. L'idée qu'on avoit de l'habileté des Grecs, la gloire d'Homère, & de Démosthène ce rival de Philippe de Macédoine, avoient sans doute ôté tout courage de tenter de nouvelles routes. On sentoît le défaut du système, mais personne n'osoit commencer la réforme. On obéissoit servilement à la coutume, quoique reconnue vicieuse, pour ne point heurter l'autorité des Magistrats qui s'armoient de toute leur puissance pour écraser un Rhéteur Latin. Crassus, dans *l'Orateur* de Cicéron, pour se justifier d'un Edit qu'il avoit fulminé contre les Professeurs qui enseignoient en Latin, lorsqu'il étoit Censeur, dit qu'il avoit remarqué que les connoissances solides & esti-

Lib. 3. n.

93-99.

mables ne se trouvoient que chez les Grecs, & que les nouvelles Ecoles étoient des Ecoles d'impudence, où ces nouveaux Docteurs apprennoient à parler avec une confiance & une hardiesse qui alloient jusqu'au mépris des loix. Comme aucun des interlocuteurs de ce Dialogue ne relève ce raisonnement, il est à croire que les premiers Rhéteurs Latins se mirent à enseigner sans aucune précaution ; qu'ils avoient peut-être plus d'effronterie que de mérite ; ou que les Professeurs Grecs, déjà en possession des Ecoles, par jalousie de métier s'efforçoient de les décréditer. On a vu la même chose arriver plus d'une fois dans les plus célèbres Universités de l'Europe, sur-tout à l'occasion de la Philosophie de Descartes. Quels cris de la part des anciens Scholastiques ! Les hommes une fois façonnés au vieux style, deviennent intraitables sur toute nouveauté. La méthode la plus claire leur paroît une erreur. Est-ce donc que la Raison n'a qu'une face ? & ne reçoit-elle rien du tems & de l'expérience ?

Ant. Gell. L'érudition n'étoit pas non plus fort recherchée. Ennius se donnoit pour un prodige, parce qu'il s'avoit le Grec, le Toscan, & le Latin. On disoit qu'il étoit animé par trois génies. Lorsque Cicéron parut au Barreau, il n'y avoit personne qui eût fait une étude particulière de ce qu'on appelle proprement Belles-Lettres ; personne qui eût étudié à fond la Philosophie ; personne qui eût appris le Droit Civil si nécessaire pour juger sainement des affaires ;

lib. 17. cap.
17.

Decl. Orat.
n. 322.

res; personne qui possédât bien l'Histoire de sa Nation, ni qui fût en faire usage. Deux hommes osèrent seuls affranchir la raison de l'esclavage de la coutume, & tournèrent les esprits au vrai solide & au vrai beau: Plotius & Cicéron.

L. Plotius Gallus enseigna le premier à Rome en Latin avec un succès prodigieux. Les Jeunes-gens désertoient les anciennes Ecoles, pour prendre les leçons de ce nouveau Maître. Cicéron se fait un honneur de se ranger au nombre de ses disciples. Chacun sentit l'avantage de s'exercer à l'éloquence dans une langue qu'on devoit toujours parler, & la facilité de faire des progrès en moins de tems dans l'étude. Ainsi toute réflexion faite, après quelques traverses & quelques secousses on laissa ferme & stable l'Ecole des Rhéteurs Latins, sans dégrader les Grecs. Par-là on entretenoit une émulation toujours honorable & utile entre ces deux sortes de Professeurs, & on contribua par ce sage ménagement au succès prodigieux que firent les Sciences dans les années suivantes. La méthode de ces Maîtres Latins n'a pas toujours été la même. D'abord ils proposoient à leurs disciples des Fables, des Apologues, des Amplifications par toutes les figures de Rhétorique, quelquefois des traductions du Grec en Latin, des espèces de Plaidoyer, des sujets de Morale, & le panégyrique de quelque Homme célèbre. Mais ensuite ils proposèrent des controverses, qui étoient des déclamations empruntées

*Suet. de cl.
Rhet. cap. 2.*

ib. cap. 2.

de l'Histoire, ou tirées d'un fait récent. Cicéron, Pompée, Auguste, avoient commencé par ces sortes d'exercices, & se faisoient une joye de les reprendre, même au milieu de leurs occupations les plus sérieuses. Les habiles Ecrivains de ce siècle sortirent de l'Ecole de Plotius & de ses successeurs.

Dans ce siècle, qu'on peut appeller le Siècle d'or de l'Eloquence, de l'Erudition, & de la Poësie, il seroit très-difficile de trouver un Romain sans science, & sans goût pour les Arts. Ceux mêmes qui n'étoient recommandables que par leur épée, ou qui n'avoient pas eu le loisir ou la commodité d'étudier, affectoient de passer pour avoir une certaine teinture de Lettres. Marius, tout insensible qu'il étoit aux charmes de l'esprit, faisoit quelque estime du Poète Archias & de Plotius, dans l'espérance que leurs écrits éterniseroient sa mémoire. S'il haïssoit les Sciences dont il reconnoissoit la supériorité, c'est parce qu'il se sentoit incapable d'y exceller. Au milieu de ses triomphes & de sa gloire, les Muses avoient de quoi flatter & remplir l'ambition de ce farouche Conquérant.

Sylla d'une naissance plus élevée, & avec un génie plus grand, montra aussi plus de goût & plus d'estime pour les Belles-Lettres. Dans le feu de ses proscriptions il ne laissa pas sans récompense les méchans vers d'un Poète obscur, parce qu'il y avoit quelque chose de neuf, & il lui accorda une partie des effets exposés à l'en-

*pro
Arc. Poët.
n. 19-20.*

ib. n. 21. can. Il avoit à sa suite quelques Grammairiens ha-

habiles pour l'aider à rédiger les mémoires de ses Campagnes, qu'il écrivit lui-même; Ouvrage fort estimé des Anciens, & encore fort recherché au tems de Plutarque. Il les confia en mourant à Lucullus, dont il connoissoit la capacité, pour leur donner une meilleure forme. Cornelius Epicadius, affranchi de ce Dictateur, continua le dernier livre que sa mort avoit laissé imparfait. Sylla étant resté quelque tems à Athènes à son retour d'Asie, s'appropri^{12.}a la Bibliothèque d'un nommé Appellicon de Téos, composée des écrits d'Aristote & de Théophraste fort rares pour lors. Il les mit entre les mains des plus habiles Grammairiens, qui en rendirent les copies fort communes à Rome. C'est ce qui donna commencement aux Bibliothèques publiques, que chaque particulier s'efforça d'embellir sur le modèle de celle qu'Asinius Pollion ouvrit en ce même tems. *Suet. Decl. Gram. cap. Pl. p. 899.*

Lucullus, très-versé dans les Langues Grecque & Latine, excelloit également en vers & en prose: au tems de Plutarque on lui attribuoit une Histoire de la guerre des Marse^{Pl. p. 899.} écrite en Grec. Dès sa jeunesse il avoit coutume de passer ses récréations avec Hortensius ce célèbre rival de Cicéron, & des'entretenir des connoissances les plus relevées. Après ses Campagnes il employa une partie de ses vastes richesses à former ces superbes Bibliothèques, où tous les Savans étoient magnifiquement reçus. Il se faisoit une gloire d'avoir les plus beaux manuscrits, & d'ouvrir ses portiques à tous les Cu-

Curieux. Sa demeure étoit comme le rendez-vous de tous les Savans. On voyoit tous les jours chez lui une foule de Grammairiens, de Rhéteurs, d'Orateurs, d'Historiens & de Philosophes; il les admettoit à sa table, s'entretenoit avec eux, & leur faisoit part de ses libéralités. On peut dire que son Palais étoit comme un Sanctuaire *, & un Azile sacré pour ces habiles Grecs que les revers de la fortune, ou le désir d'une réputation attiroit dans la Capitale de l'Univers. Cicéron a intitulé du nom de ce grand Capitaine son second Livre des *Questions Académiques*, où il lui rend toute la justice qui lui est due.

Marcus Crassus passoit aussi pour très-éloquent. Il se chargeoit souvent avec honneur des causes dont le succès avoit paru désespéré à Pompée, à César, & à Cicéron même. Il avoit parmi ses esclaves des lecteurs & des copistes, pour lui lire les plus fameux écrits, & les transcrire à l'usage de ses Bibliothèques.

Pompée n'avoit pas moins de passion pour les Sciences. Il s'étoit attaché deux Grammairiens très-renommés, Curtius Nicias, & Lenceus *Suet. Deel. Gr. cap. 14. 15.* qui l'accompagna dans toutes ses expéditions, & qui par son oreille traduisoit en Latin les volumes que Mithridate avoit écrits sur la Médecine. Etant sur le point d'entrer chez Posidonius,

* ὅλος ἐστὶν ὁ πρυτανεῖον ἑλληνικὸν ὁ οἶκος ἢ αὐτῶ τοῖς (φιλολόγοις) ἀφικτομμένοις εἰς ῥάμην. Pl. p. 949. in vit. Luc.

donius, célèbre Philosophe retiré à Rhodes, il *Pl. lib. 7. cap. 30.* défendit à son Liéteur de frapper à sa porte, & fit baïsser les faisceaux devant lui, pour rendre hommage à sa vertu & à sa science. Une *Val Max. lib. 8. cap. 14.* autre fois à la vue de toute son Armée il accorda le droit de Bourgeoisie Romaine à Théophrane de Mytilène, fameux Historien parmi les Grecs qui avoit écrit ses actions. Pour justifier sa conduite à cet égard, & relever le mérite de son Historien, il prononça un superbe *Strab. lib. 13.* Discours, qui fut admiré généralement par la nouveauté du fait, & par le genre singulier de reconnoissance. Les dépenses extraordinaires qu'il fit dans la suite pour le Théâtre, les vers de Sophocle qu'il récita à son épouse avant d'entrer dans la barque de Ptolémée, prouvent également son goût & son érudition.

César au milieu des Gaules étoit aussi occupé à arrondir des périodes, & à prêter de nouvelles graces à sa Langue, qu'à foudroyer les Belges, & à poser les fondemens de sa Monarchie. Quoiqu'embarrassé d'une foule d'entreprises & de projets, il composa quelques Ouvrages sur l'analogie de la Langue Latine, outre ses *Commentaires* où régnerent cette netteté & cette élégance inimitable, si dignes de son éducation & de son génie. Cicéron avoue qu'il auroit eu incontestablement le premier rang parmi les Orateurs, si la passion de gouverner seul l'Univers ne l'eût arraché du Barreau, pour courir à la tête des Légions. Ce grand nombre de fameux Capitaines assiégés de Savans au milieu

de leur Camp, & occupés de science dans le sein même de la victoire, ne doit pas nous étonner. Il y avoit alors une louable émulation parmi la Noblesse & les Grands de la République. Cultivés par les Lettres dès leur enfance, ils vivoient entre eux dans un commerce continuel d'érudition. La compagnie d'un Savant leur devenoit absolument nécessaire; & au retour de leurs campagnes ils consacroient dans de superbes portiques les dépouilles les plus précieuses aux images & aux portraits des plus fameux génies qui avoient écrit les événemens de l'Empire Romain.

Ant. Gell. A l'exemple de César, qui recommandoit
lib. 1. cap. dans un de ses Ouvrages d'éviter une expression
 10. surannée, comme un écueil, on commença à

approfondir le génie de la Langue Latine. Var-
 ron, très-versé dans les Antiquités Grecques &
 Romaines, & appelé le plus savant des Ro-
 mains, remonta jusqu'aux premiers principes
 de cette Langue, en développa l'origine, en
 examina les causes, & fixa le sens des mots. Par-
 là, dit Cicéron, il rendit un service extraor-
 dinaire à la Langue Latine, & procura un nou-
 vel éclat aux Belles-Lettres. Ses écrits étoient

1. Lib. si estimés, & sa réputation si grande, qu'A-
Quest. finius Pollion ne mit que son portrait dans sa
Acad. n. 9. Bibliothèque, préférablement à tous les grands-
 hommes qui fleurissoient alors. Cette préférence,

Lib. 7. cap. dit Pline, lui fait autant d'honneur, que la Cou-
 30. ronne navale qu'il reçut des mains de Pompée.

Cicéron fut celui qui rendit des services plus
 im-

importans à la Langue Latine , & aux Belles-Lettres chez les Romains. En entrant au Barreau , il avoit apperçu je ne sai quoi de dur & de sec dans les expressions des Orateurs qui y avoient quelque nom. Les mots , les phrases , les tours , tout marchoit d'une même allure , & les plaidoyers les plus estimés étoient , pour ainsi dire , tout d'une pièce. On ignoroit de plus l'art de presser son adversaire par la force des argumens , de tirer une affaire des circonstances particulières à une question commune & générale , de sortir de son sujet par de sages digressions pour jeter de l'agrément dans sa plaidoyerie , & d'imprimer à ses Juges le mouvement des passions que la matière exigeoit. C'étoit-là l'avantage que les Grecs avoient sur les Romains , & que Cicéron leur enleva , ou du moins partagea avec eux. Son premier Discours public pour Roscius d'Amérie , d'un style orné , abondant & diffus , eut un applaudissement universel ; parce qu'alors , dit Plutarque , P. 1678. régnoit le style Asiatique , fruit du luxe & de la magnificence des Conquérans de l'Asie. Cicéron en sentit aisément le défaut , & non content de cette réputation naissante , il prit la résolution de faire un voyage à Athènes pour converser avec les Savans de cette fameuse Ville , respectable aux Romains mêmes dans ses ruines. Là , plus à portée d'étudier le caractère des grands-hommes qui s'étoient rendus recommandables à leur patrie , d'examiner les différens systèmes du Lycée & du Portique , de peser les jugemens des Anciens & des Modernes , d'approfondir le goût des

lié-

fiécles, des personnes, & des Républiques, il recueillit, pour ainsi dire, dans toute la Grèce les restes des esprits d'Eschine, de Démosthène, de Platon; & fondit & réunit en sa personne toutes les différentes parties de leurs talens & de leurs mérites. Il passa ensuite à Rhodes pour consulter le célèbre Molon, qui acheva de perfectionner ce qui lui manquoit. De retour de ce voyage philosophique il traduisit les deux Plaidoyers d'Eschine & de Démosthène, & composa des Traités sur la Rhétorique, où régnoient souverainement l'Urbanité Romaine, ce qu'il y a de plus fin pour les pensées, de plus achevé pour les expressions, de plus délicat pour les tours, toute la solidité des principes, toute la justesse des réflexions, toutes les grâces de l'Art. Ses écrits étoient la règle & la manière de bien penser, & de bien parler; & c'est avec raison, car en les lisant on y voit toute l'éloquence même. Par la lecture des Grecs, ce grand-homme démêla d'abord le vrai & le parfait, & en marchant sur leurs traces il introduisit dans sa langue une douceur, une grace, une majesté, qui en peu d'années lui donnèrent une forme toute nouvelle, qui étonna l'Univers, & les Romains mêmes. Pour y parvenir, & amener ses compatriotes à ce point, il écrivit fort au long dans sa Rhétorique sur le choix & l'arrangement des mots, sur leurs sons, sur leur nombre, leur cadence, & leur dérivation. C'est cette partie qu'il a le plus travaillée, au jugement de Quintilien.

Lib. 9.
cap. 4.

Plutar-

Plutarque lui attribue l'art d'écrire en notes *Lib. 9.*
 abrégées, & d'exprimer par un seul caractère *cap. 4.*
 plusieurs mots. Ce fut dans l'affaire de Catili- *P. 1412.*
 na qu'il mit en usage cette invention si utile,
 & inconnue aujourd'hui. Parce que Caton d'U-
 tique ne donnoit au public aucune de ses ha-
 rangues, Cicéron voulut le surprendre: pour
 y réussir, il plaça dans différens endroits du Sé-
 nat les plus habiles copistes qu'il avoit stilés lui-
 même, & par ce moyen il nous a conservé le
 fameux Discours que Caton prononça contre
 César, & que Salluste a inséré dans son Histoire
 de Catilina. C'est le seul monument qui nous res-
 te de ce célèbre Sénateur. Le même Historien *P. 1315.*
 semble aussi faire honneur à César de l'invention
 de la Poste aux Lettres: chose qui, quoiqu'é-
 loignée en apparence du sujet dont je traite, ne
 laisse pas d'y avoir quelque rapport. J'en parlerai
 ailleurs dans une Dissertation exprès.

Le zèle de Cicéron pour l'honneur de sa Pa-
 trie étoit si grand, qu'il cherchoit de tous cô-
 tés des génies capables de le seconder dans ses
 vastes entreprises littéraires. Il chargeoit les uns
 d'écrire les antiquités de Rome, les autres de
 développer les principes & l'origine de la Lan-
 gue Latine; ceux-là d'inventer des termes qui
 flattassent agréablement l'oreille par la surprise
 de la nouveauté, ceux-ci de donner aux expres-
 sions Grecques un air & un tour Romain. Jus-
 ques dans son logis il gourmandoit ses esclaves,
 quand il leur entendoit dire un terme im-
 propre, ou un mot suranné. Ses meilleurs amis

*Passim in
Epist.*

n'échappoient pas à sa critique, quand ils s'oublioient dans leurs discours. Censeur inexorable il vouloit qu'un Romain s'exprimât avec dignité, ou qu'il cessât de l'être. A cette occasion il avoit coutume de dire, que les Dieux avoient confié à César le Gouvernement du Monde, & à Cicéron l'Empire des Lettres. Aussi jusques dans ses plus grands embarras il n'oublioit pas la commission dont il se croyoit chargé, d'instruire les Romains, & de les rendre sçavans. C'étoit-là proprement son règne, & il consacroit à cette honorable fonction tous ses triomphes, toutes ses dignités, tout son loisir. Dans son aimable solitude de Tusculum, tantôt il assembloit une troupe d'amis choisis, pour lire les écrits les plus rares, & se communiquer leurs lumières; tantôt il ouvroit une espèce d'Ecole de Grammaire, où il invitoit les jeunes Sénateurs à étudier leur langue, & à parler correctement; tantôt il sondeit les secrets de la Philosophie, & travailloit à enrichir sa Nation de nouvelles expressions propres à caractériser en Latin les pensées des Philosophes Grecs. On sait que la Philosophie ne parut avec honneur dans Rome que sous ses auspices; & si Socrate la fit descendre du Ciel, on peut dire que Cicéron la plaça à côté des Dieux de la Terre dans le degré le plus éclatant. Plus content de ses découvertes Grammaticales & Philosophiques, que de la gloire de son Consulat, & d'avoir foudroyé sur les bords de l'Euphrate, & soutenu le trône d'Ariobarzane, il s'é-

cric

crie en insultant à la Grèce: *O verborum inops interdum quibus abundare te semper putas, Græcia!* Les Grecs, à qui il croyoit avoir ravi leur réputation, s'étoient en quelque manière préparés à cet événement. Lorsqu'il étoit à Rhodes dans l'Ecole d'Appollonius Disciple de Molon, ce Philosophe pénétré du génie de ce jeune Romain, s'écria hors de lui-même, les larmes aux yeux; je ne peux m'empêcher, Cicéron, en vous voyant, de déplorer le sort de la Grèce. Vous allez nous ravir le seul avantage qui nous distinguoit des autres hommes, les Belles-Lettres, & l'Eloquence. Son pressentiment n'étoit pas tout-à-fait mal fondé, car on peut dire que tout mérite étoit propre à Cicéron: Poësie, Philosophie, Eloquence, Histoire, il a montré par-tout des preuves de sa capacité, & de son érudition; ensorte qu'on peut dire avec Quintilien, que ce n'est pas le nom d'un homme, mais de l'éloquence même; & que c'est avoir fait déjà un grand progrès dans les Sciences, que de savoir goûter les écrits de ce fameux Orateur. *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.*

La Poësie Latine prit aussi toute sa perfection dans ce siècle. Lucrèce avec une certaine hardiesse de génie, développa la Doctrine d'Epicure, & fit marcher avec feu & avec force les Atômes de ce Philosophe. Decimus Laberius & Publius Syrus excellèrent dans les Mimes. Catulle se distingua par une élégante simplicité, & par la délicatesse de ses vers. Ca-

jus Pollion fut regardé comme un autre Sophocle. La hardiesse de ses sujets, qu'il tiroit tous des événemens passés depuis peu, & la magnificence de ses vers enrichit le Théâtre d'un genre de pièce nouveau & intéressant. Il ne craignoit pas d'étaler aux yeux du peuple l'intrépidité de ses Défenseurs, & la perfidie de ses Tyrans. Chacun croyoit assister aux Champs de Pharfale, décider la querelle entre César & *Od. 1.* Pompée, & soumettre tout l'Univers au Vainqueur des Gaules, hormis l'ame du grand Caton : genre assez singulier, & fort délicat, que les Grecs n'avoient jamais tenté, & que les Modernes n'ont osé imiter depuis. Cependant ne peut-on pas dire, que ces sortes de sujets maniés avec art, & par d'habiles mains, ont de quoi plaire davantage, parce qu'ils sont plus réels, plus intéressans, & mieux connus ? On s'attache plus aisément à un morceau d'Histoire pris des héros de sa Nation, qu'aux événemens fabuleux des héros d'Homère qui ne touchent personne. On s'instruit plus agréablement des affaires de son Pays, à quoi chacun doit prendre part, & on est plus en état par-là de juger sûrement du Poëme qu'on représente. La discussion des faits & des pensées des Acteurs, qu'on est contraint de faire pour ne point paroître étranger chez soi, pique plus vivement, échauffe les esprits, & répand plus d'émulation.

Les Grecs, en représentant leurs Dieux & leurs héros sur le Théâtre, intéressoient généralement leur Nation, & étoient surs d'instruire, &

& de plaîre : ce qui doit être tout le but du Spectacle. Connoissant leurs mystères ils pouvoient confondre le Poète, & redresser ses erreurs. Le Héros qu'on leur mettoit devant les yeux, étoit de leur sang, chef, réformateur, protecteur d'un Canton, d'une Ville, d'une Province, de l'Univers. Ils en pouvoient juger avec certitude. La Religion & les Bienfaits publics ne s'effacent pas aisément des esprits, & la multitude y est toujours sensible. D'un côté des Dieux protecteurs de la Nation, des Génies tutélaires, la Vertu triomphante, le Vice foudroyé ; de l'autre des Héros Grecs adorés de cent Peuples pour avoir terrassé les monstres, bravé les coups du Sort & la colère des Dieux étrangers, noyé dans leur sang les rebelles, vengé les malheureux, & pacifié l'Univers. Est-il rien de plus flatteur pour un Peuple curieux, & jaloux de sa gloire ? Est-il moyen plus sûr de remporter les suffrages ? Pour preuve de ce que j'avance, qu'on se rappelle qu'Homère n'a eu tant de cours parmi eux, que parce qu'il représente les Grecs victorieux des Barbares, c'est-à-dire, la valeur & la prudence victorieuse de la témérité & du vice ; & que quand Hérodote passoit, on disoit voilà celui qui a si bien rapporté nos actions. Chaque particulier croyoit être un Miltiade, un Thémistocle, un Aristide, & s'imaginoit avoir battu les Perses à Marathon & à Salamine. Le Théâtre des Grecs étoit une Ecole où chacun venoit apprendre la valeur de ses ayeux, la protection des

Dieux du Pays, & l'histoire de la Nation. Mais le même Spectacle mis devant nos yeux, n'est plus pour nous qu'une chimère, & des mêmes leçons nous ne tirons plus que le divertissement, & le charme de la Poësie. Les Anciens avoient mieux senti que nous la fin du Poëme dramatique, & c'est ce qui donne plus d'éclat à leur Théâtre. On dit que les Anglois conservent une partie de ce goût, & que l'applaudissement & l'empressement est universel, dès qu'on annonce quelques pièces sur le même ton. Ce qui marque la solidité & la profondeur de leur jugement, & confond notre délicatesse.

Virgile acheva de donner chez les Latins le ton de la bonne Poësie, & traça le modèle d'une versification exacte, douce, harmonieuse. La variété de ses matières, l'harmonie de ses vers, le choix de sa diction, la pureté, l'énergie de ses termes, prouvent l'étendue & la beauté de son génie. La première fois qu'on entendit réciter ses *Bucoliques* sur le Théâtre, toute l'Assemblée se leva, & fit autant d'honneur au Poëte qu'à Auguste même. Horace, digne rival d'Alcée & de Pindare, enrichit sa Patrie d'un nouveau genre de Poësie. C'est le premier Lyrique des Romains. Ces deux Poëtes se sont écartés de la route commune, & pour paroître avec plus d'éclat & de brillant, ils ont emprunté des Grecs certains tours, certaines façons de parler qui jettent la plus vive lumière dans leurs Poëmes, & qui sans être forcés forment une élocution noble, majestueuse, & inconnue

Dialog. Or.

connue au vulgaire. Horace sur-tout est plein d'Hellénismes, & Virgile outre cela affecte de refondre dans ses écrits les expressions, les épithètes, & les termes d'Ennius, de Lucrèce, & des autres Anciens.

Ovide, Properce & Tibulle se firent remarquer par l'élégance & la facilité de leurs compositions. On vantoit entre autres la *Médée* d'Ovide, comme une pièce achevée : Tragédie, dit Quintilien, qui marquoit de quoi ce Poète étoit capable, si, au-lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu le retenir dans les bornes de la raison. Lib. 10.
42. 1.

L'Histoire, qui jusqu'alors avoit été sans presque aucune forme certaine, eut part au bon goût de la Littérature. Jusques-là on n'avoit vu que des mémoires écrits souvent en Grec mais sans aucun agrément. Salluste, César, Tit-Live, détaillèrent les actions des Héros Romains avec autant de noblesse qu'elles avoient été faites. Salluste est surtout digne d'être admiré par la brièveté inimitable de son style. Il pense fortement & noblement, & il écrit comme il pense. Par des métaphores concises, fortes, vives, hardies, par des phrases qui courent avec une sorte d'impétuosité, il s'en fait un style brusque, rompu, précipité, qui ne convient qu'à lui seul. Il s'est acquis par-là une si grande réputation, que les sentences courtes & les phrases coupées devinrent à la mode. On lui reproche d'avoir employé les vieux termes de Ca-^{115.} Sen. Epist.
Quint. lib.
9. cap. 3. ton, des phrases purement Grecques, d'avoir

fabriqué des mots nouveaux, & d'en avoir employé dans un sens contraire à l'usage. Il fut *Aul. Gell. lib. 1. cap. 15.* traduit en Grec sous Adrien par un Sophiste nommé Zénobius. Les Savans de cette Nation, & Senéque le Rhéteur, le préféroient à Thucydide.

César dans ses *Commentaires* a négligé tous les ornemens qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit y répandre; mais rien ne fait tant de plaisir que cette briéveté de style si claire, & si élégante, qu'on y rencontre. Sélim le Grand les fit traduire en Arabe, & les lisoit continuellement. Henri IV. prit aussi la peine de les traduire en François. Casaubon assure les avoir vu écrits de la main de ce grand Monarque.

Tite-Live s'attira les yeux de l'Univers entier par la publication de son Histoire. Son génie égal à la grandeur de l'Empire Romain, lui fit par-tout des admirateurs. Un étranger partit du fond de l'Espagne, uniquement pour s'entretenir avec lui. Peu curieux de la magnificence de Rome, & de la multitude de ses anciens monumens, il s'en retourna dans sa Province, joyeux & satisfait parce qu'il avoit vu Tite-Live. Quintilien fait en deux mots l'éloge de cet Historien, en l'égalant à Hérodote le Père de l'Histoire Grecque. L'éclat qui rejaillit dans ses écrits par le choix, l'harmonie, & la beauté des termes, ravit & enchante. Son style varié à l'infini se soutient toujours également: simple sans bassesse, élégant sans affectation, grand sans enflure, étendu ou serré, plein

plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matières, mais toujours clair & intelligible. Son art inimitable de représenter les objets dans le plus beau jour, de démêler par un discernement exquis les sentimens des hommes, de les faire parler & agir dans toutes les bienféances des différentes conditions où la nature les a mis, ces mouvemens touchans qu'il traite avec tant de naturel, charment par les émotions qu'ils excitent dans l'ame. *

II

* L'Histoire de Tite-Live semble avoir eu les mêmes vicissitudes que l'Empire dont elle parle. Nous n'en avons pas la quatrième partie. Cet excellent Ouvrage devoit contenir cent quarante, ou cent quarante-deux Livres. La moitié de la cinquième Décade fût trouvée à Worms par Simon Gryneus, & le commencement du quarante-troisième Livre dans la Bibliothèque du Chapitre de Bamberg. Vossius regarde cette dernière pièce comme supposée. François Bartolin qui l'apporta d'Allemagne en Italie, Antoine Quarenqus & Gaspard Lufignan la jugerent authentique. Au commencement du quinzième siècle, le Padouans, qui ont honoré en tout tems la mémoire de Tite-Live, crurent avoir découvert son cercueil dans Padoue. Les plus illustres de la Ville le portèrent en triomphe chargé de lauriers, & vers le milieu du même siècle ils firent présent à Alphonse Roi d'Arragon, de l'os du bras dont ce célèbre Historien écrivit son Histoire. On dit que ce Prince transporté de joie à cet aspect, revint d'une maladie dont on avoit désespéré, & que la lecture de son Histoire jointe à cela le guérit totalement. Tite-Live semble être né pour toucher & convertir les Espagnols. Cette Patavinité, qu'Asinius Pollion lui reprochoit, consiste, selon les uns, seulement dans l'orthographe de certains mots, comme *sibi* & *quasi* pour *sibi* & *quasi*; selon d'autres, dans une répétition de dictions synonymes, ou dans une inclination trop marquée pour le parti de Pompée. Cependant il est plus vraisemblable que se reproche regarde les expressions; car Quintilien, en parlant

Il est bon de remarquer que dans les Auteurs de ce siècle, il n'est traité que de grandes matières, toutes proportionnées à la vaste étendue de leur génie. Dans Rome, où se décidoient les affaires les plus importantes de l'Univers, le sort des Rois, & la liberté des Peuples, régnoit un air de magnificence & de majesté qui ne se trouvoit point ailleurs. Il étoit naturel à un Romain de penser noblement. La magnificence & la pompe des triomphes, & l'éclat des affaires

lib. 1. cap. 6.
 tant des mots étrangers & provinciaux qu'il faut écarter du discours, s'exprime ainsi : *Taceo de Tuscis, & Sabinis, & Praenestinis quoque: nam ut eorum sermone utentem Vestium Lucilius insectatur, quemadmodum Pollio deprehendit in Livio Patavinilatatem.* La Patavinité de Tite-Live, & les mots tirés de Vestius sont de même espèce, selon ce Rhéteur. Asinius Pollion est le même dont j'ai parlé plus haut. Sollicité par ses amis de répondre aux vers fescennins & injurieux qu'Auguste avoit faits contre lui, parce qu'il n'avoit pu l'engager dans son parti, il dit ce beau mot si connu : *At ego taceo; non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.* Je fais peu de cas du jugement qu'ont porté quelques Modernes, tels que Bodin, Scaliger & d'autres, qui prétendent que le style de Tite-Live est trop Poétique, & trop diffus; ces déclamations dénuées de preuves, ne méritent aucun égard. Mais quelques endroits de cet Auteur ne sont pas toujours à louer, tel que la digression du neuvième Livre, où il rabaisse Alexandre & ses Officiers au-dessous des Généraux Romains, & les jugemens qu'il porte quelquefois des Nations; la flatterie & l'amour de la patrie ont pu le jeter dans quelques excès. Rien de plus aisé que de se passionner dans la lecture de l'Histoire Romaine, à plus forte raison dans sa composition. Un Romain, convaincu de la supériorité de sa puissance & de sa force par une suite multipliée de victoires & de prospérités, se regarde comme le rival des Dieux, & se couronnant de ses propres mains traite avec mépris le reste de l'Univers.

Mastr. Sat.
 lib. 2. cap. 4.

res l'avoient accoutumé à ne s'occuper que de grandes actions. Des Sceptres brisés, de vastes Empires détruits, des Rois enchaînés ignominieusement au char d'un simple Tribun, lui faisoient sentir malgré lui qu'il étoit encore plus que ces prétendus Souverains. Outre cela les Sciences, & surtout l'Eloquence, frayoient un chemin aux premiers postes de la République. La pensée de gouverner seul l'Univers, & de ne pouvoir s'élever que par la science, forçoit chaque particulier de s'appliquer à l'étude, & de se distinguer par un goût épuré d'érudition & de savoir. Plus le mérite étoit brillant, plus les suffrages du Public étoient assurés. Ainsi Cicéron de simple Chevalier, devint par son éloquence le Père de la Patrie, le Jurisconsulte & l'Orateur des Souverains. Cette émulation entretenue dans chaque membre de l'Etat, des récompenses aussi vastes que l'ambition qui les cherchoit, la nécessité de se maintenir par une profonde capacité, rendoient Rome comme le sanctuaire & le centre des Belles-Lettres.

Mais elles doivent principalement leur lustre & leur splendeur à la famille des Césars. Auguste pouvoit se vanter en tout sens d'avoir trouvé Rome de brique, & de l'avoir rendue de marbre. Sa Cour étoit comme une Ecole où on apprenoit ces manières nobles; cet air vif, fin, subtil; ce goût exquis; cette pureté, cette noblesse d'expression qui caractérise tous les Ecrivains de ce siècle. Ce Prince partageoit avec les Savans son trône, & sa puissance. Il se

*Suet. in
vit. Aug.*

se faisoit un honneur, & une joie de les pré-
venir par ses libéralités. Il écoutoit leurs Ou-
vrages, les admettoit à sa table, & les regar-
doit comme les instrumens de sa gloire. Il é-
toit plus avide d'entendre réciter l'Enéide de
Virgile, que d'apprendre la déroute des Parthes,
ou des Germains. La maladie & la mort d'un
Poète l'affligeoit autant que la perte de ses Lé-
gions & de Varus. Son érudition étoit rare pour
un Prince accablé d'affaires. Lorsqu'il écrivoit
à ses Proconsuls, & à ses autres Officiers pour
les porter à leur devoir, il leur citoit une fou-
le d'exemples tirés des Auteurs de Rome &
d'Athènes. Il se transportoit souvent dans l'E-
cole des Philosophes pour s'exercer avec eux.
On fait qu'il pardonna aux habitans d'Alexan-
drie, en partie à cause d'un Philosophe dont il
fit l'éloge publiquement. Les plus pénibles em-
barras n'étoient pas capables de le détourner de
la lecture. On rapporte que dans la guerre de
Modène il lisoit, composoit, & déclamoit tous
les jours. Son style étoit noble, orné, exact.
Il pouffoit l'exactitude si loin sur cet article, qu'il
chassa Tibère de son Palais, pour avoir pronon-
cé devant lui des mots surannés & affectés. Il
traitoit Marc Antoine de fou, parce que dans ses
écrits il cherchoit plutôt à se faire admirer qu'à
se faire entendre. Il railloit Mécène son ami *,
à

Epist. 119. * Voici ce qu'en dit Sénèque. *Magni ingenii vir fuisset, si non vitasset intelligi, si non etiam in oratione diffueret. Videbis itaque eloquentiam ebrii hominis involutam, & errantem, & licentia plenam . . . laudem suam corruptis orationis portentosisissi-
ma deliciis.*

à cause de son style peigné, fleuri, & fardé. En écrivant à Agrippine sa nièce, il recommande de bien choisir, & de bien arranger ses expressions. Un Empereur ainsi appliqué aux Sciences donne le ton à tout son siècle, & anime le cercle des Savans. Ses libéralités les appelloient de leurs retraites pour travailler à la gloire de l'Empire, & allumoient une ardeur immense dans tous les esprits. Virgile & Horace assis à côté de ce Maître du Monde, excitoient une passion démesurée d'arriver au même degré d'honneur & de crédit. Le jugement du Prince influe sur toutes les parties de son règne. Rien ne marche que conformément à ses idées, & son goût est une loi universelle & imprescriptible. Aussi le règne d'Auguste est-il proprement un siècle d'or pour les Sciences & les Arts. Tout y est porté à ce degré de maturité que la Raison humaine peut donner à ses productions. Il est comme le modèle de tous les siècles, & la source la plus pure du bon goût en tout genre. Les Romains rassasiés de conquêtes, & ne trouvant plus de Rois à vaincre, se tournèrent du côté des Sciences, & se mirent à perfectionner ce que les siècles précédens avoient ébauché. La Langue Latine prit alors une forme stable & permanente; pour en étendre la connoissance, on força les Barbares de penser & de parler comme les Romains. Dans l'Asie, dans l'Afrique, dans les Gaules, dans les Espagnes, s'ouvroient chaque jour de nouvelles Ecoles sur le modèle

de

de celles de Rome. Les Gouverneurs de Provinces, & les Magistrats n'acquéroient & ne conservoient les graces du Prince, qu'à proportion de leur inclination & de leur zèle pour les Sciences. Pour s'annoncer à la Cour, il falloit avoir mérité la qualité de Protecteur des Arts. Rien de plus intéressant pour nous que d'étudier ce siècle si recommandable par tant d'endroits. C'est déjà avoir réussi que de vouloir l'étudier; & on sera toujours sûr de l'estime de la postérité, quand on se formera sur ces illustres Auteurs qu'il a produits.



CHAPITRE II.

Les causes de la Décadence des Belles-Lettres chez les Romains.

IL auroit été à souhaiter qu'Auguste eût pu fixer ce goût de perfection dans les Belles-Lettres, comme il fixa les bornes de l'Empire. Mais il semble que tout ce qui vient de l'homme, doit participer nécessairement à ses révolutions & à ses changemens. Les Lettres tombèrent du même coup que la République. Dès que Rome cessa d'être libre, elle perdit ce qu'elle avoit d'esprit & de forces. On ne vit plus ni les mêmes mœurs, ni les mêmes hommes, ni le même langage. Sous les successeurs d'Auguste on regardoit les Scipions & les Fabius,

bius, à peu près comme nous regardons les Héros de Roman. Le luxe des Empereurs, & leur tyrannie, abatardit tous les esprits; & cette fleur d'urbanité Romaine, comme si elle eût été frappée d'un vent brulant, secha presque tout à coup, & s'évanouit. Dès qu'il ne fut plus permis d'arriver aux Charges par le mérite, qu'on n'y fut appelé que par le caprice & la bizarrerie du Prince, on cessa d'aimer la Vertu & l'Etude; on regarda même ces deux moyens comme inutiles, & souvent dangereux. On s'écarta nécessairement de la route des Républicains, de crainte que sous ombre de Science & de Philosophie on ne parût affecter l'ancien Gouvernement. Pour conserver sa vie & ses biens, on se vit réduit à la bizarre & triste nécessité de mépriser les Tites-Lives & les Virgiles. Ce n'étoit pas assez de les mépriser en public, il falloit bien se donner de garde d'en conserver les portraits dans son cabinet. Quintilien & Senéque se plaignent amèrement, qu'on dédaignoit de se servir des termes qu'avoient employés ces deux Grands-hommes, qu'on ne se soucioit plus de lire ni d'entendre. Nous ne pourrions nous le persuader sans le récit des témoins oculaires. Senéque, qui vivoit sous Néron, & qui est une des principales causes de ce désordre universel, doit être un garant suffisant. L'affreuse peinture qu'il fait de son tems, ne se justifie que trop par la singularité de ses écrits. En moins d'un demi-siècle à peine trouve-t-on un vrai Romain dans Rome. Tâchons de démêler,

&

& de fuivre les causes d'un changement si étrange & si précipité.

§. I.

Depuis Tibère jusqu'à Vespasien.

On peut dire que Tibère fut le premier auteur de cette fatalité, & de cette décadence. Il n'apprit à ses sujets que la fraude, & le petit esprit. Au-lieu de ces graves Sénateurs qui s'assembloient chez Auguste, pour écouter le récit d'un Poëme, ou d'un Ecrit savant, on ne voyoit à sa suite que des flatteurs, & des faquins qui vendoient impunément le sang de quiconque osoit en savoir plus qu'eux. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans les Ordres de la République, étoit relegué dans les Iles, & languissoit sur les rochers & parmi les neiges de la Scythie. Leurs places étoient remplies par d'infames délateurs, dont l'unique attention étoit d'écraser le mérite. Tout gênoit & inquiétoit Tibère, excessif & méfiant en tout. Une réponse ingénieuse, un bon-mot étoit payé tôt ou tard de la prison, ou de l'exil. Quoiqu'admis à sa table, ou à ses conversations, il falloit s'attendre à bien des chagrins. Il étoit insupportable par son petit esprit. Il exila un Grammairien qui lui répondit dans le Dialecte Dorique, parce qu'il s'imagina qu'il vouloit lui reprocher finement par-là son exil de Rhodes, où ce Dialecte étoit en usage. Il en fit mourir

Sust.

mourir un autre, parce qu'il s'informoit trop exactement de ses études. Le célèbre Crémutius Cordus fut accusé de trahison, pour avoir loué dans ses Annales Marcus Brutus, & avoir appelé Cajus Cassius *le dernier des Romains*. Malgré sa défense toute Romaine, le Sénat n'osa prendre son parti contre deux misérables favoris de Séjan. Ce Grand-homme fut contraint de prévenir le supplice, & ses écrits furent jettés au feu: comme si, dit Tacite, la tyrannie pouvoit enchaîner le jugement de la postérité. Tantôt il demandoit aux Grammairiens qu'il avoit à sa suite (car il affectoit un air de science) quelle étoit la Mère d'Hécube, quel nom avoit Achille lorsqu'il étoit caché dans l'Ile de Scyros, ce que les Sirènes avoient coutume de chanter, & mille autres questions aussi froides. Cependant il ne vouloit pas passer pour un mauvais parleur. Dans un Edit ayant laissé échapper un mot qui n'étoit pas Latin, il passa toute la nuit dans des inquiétudes mortelles. Le matin il appella ses Académiciens, & les pria de faire passer ce mot dans leurs écrits. Ce fut à cette occasion qu'un Grammairien, nommé Marcus Pomponius Marcellus, lui dit: Vous pouvez, Seigneur, donner droit de Bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots. Il fit effacer de l'argenterie le mot *emblème*, parce qu'il étoit Grec. Quoiqu'il fût parfaitement cette langue, il ne la parloit jamais qu'en secret. Incommode à lui-même & à Rome, il avoit déclaré à ses Sujets & aux Sciences une

Sen. Con-
solat. ad
Mart.
Ann. lib.

4.

E

guerre

guerre ouverte. Sa basse jalousie dégoûta tout le monde. Sous un tyran, & un voluptueux, l'oïveté & l'ignorance sont des vertus nécessaires.

Ses Successeurs avec moins de génie montrèrent encore plus de vices, & de mauvais goût. Les Boufons, les Batteurs, les Joueurs de farces dispoient de tout, & gâtoient tout. Les portraits des Savans n'étoient pas en sûreté dans les Bibliothèques. Caligula avoit résolu de détruire & d'anéantir les Poèmes d'Homère. Platon, disoit-il, l'a chassé de sa République, ne sera-t-il pas permis à un Empereur Romain de le bannir de l'Univers? Il vouloit abattre les Statues de Virgile & de Tite-Live, dont le premier lui paroïssoit un génie moderne & peu savant, & le second un Historien ennuyeux & inexact.

Claude, par une autre folie, fatigua l'Univers de ses écrits ineptes & insipides. La seule pièce estimable qu'il fit, fut une Apologie pour Cicéron. Il composa un Traité des Jeux, & huit volumes de sa Vie pleins de sottises & de stupidité. En haine de sa langue, il ne parloit plus qu'en Grec, & rendoit ses jugemens en vers d'Homère, à peu près comme le Jupiter de Lucien. Il faisoit un si grand cas des Histoires des Toscans & des Carthaginois qu'il avoit écrites en Grec, qu'il ordonna de les lire tour-à-tour dans les deux Musées d'Alexandrie, dont il avoit fait bâtir le second exprès. Il inventa trois Lettres nouvelles. Pour en prouver la nécessité il fit d'abord un Traité, ensuite par auto-

autorité il vint à bout de les faire recevoir dans l'usage ordinaire. Mais cette invention fut en-sévelie dans le même tombeau que lui.

Néron acheva d'éteindre le peu d'ardeur qui restoit pour l'étude. Sa Mère l'avoit détourné de la Philosophie, comme d'une occupation nuisible à un Empereur, & Senéque l'avoit dégoûté des Anciens. Avec une si mauvaise éducation, il n'est pas étonnant que du mépris des Savans, il passa jusqu'à leur ravir la vie & la liberté, & à les chasser de l'Empire comme des pestes publiques. Il ne pouvoit estimer que ce qu'il faisoit, & Perse nous apprend qu'il écrivoit très-mal, & tel qu'une Bacchante emportée par son ivresse. Sa basse jalousie de primer en tout, le porta jusqu'à tuer le Comédien Paris, parce qu'il étoit aussi habile que lui. On voit que les Savans avoient à souffrir sous un Prince aussi ombrageux. La fin tragique de Lucain, & de Senéque, étoit capable d'effrayer les autres. Perse n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité de ses écrits. Son Midas avec des oreilles d'âne auroit été lavé dans son propre sang, si Cornutus n'y eût fait quelque réforme du vivant de Néron. Pour Galba, Othon, Vitellius, ils passèrent comme un torrent, & pensèrent tout renverser.

C'est ainsi que les héritiers d'Auguste détruisirent son propre ouvrage. On diroit qu'ils avoient conjuré d'effacer jusqu'au nom Romain. Dans un si petit nombre de régnés, qui ne renferment pas un siècle, on ne voit déjà plus au-

cun vestige de l'ancienne Vertu Romaine. Sous une Monarchie despotique les Sujets sont tels que le Prince, esclaves, rampans & timides; ils ne savent qu'obéir aux passions de leurs Maîtres.

Outre ces causes générales, il faut encore considérer les causes particulières plus intimes à notre sujet, pour mieux connoître les études & le caractère des Auteurs depuis Auguste. L'Auteur du *Dialogue des Orateurs*, & Sénèque, qui connoissoient assez leur siècle, sont entrés dans un détail qui ne peut déplaire. Le premier ne parle que de l'Eloquence, & le second de la Philosophie; mais ce qu'ils en disent, peut & doit s'appliquer aux autres parties des Sciences, qui eurent un fort commun.

I. Sous la République, une éducation mâle & robuste formoit la Jeunesse au vrai & à l'honnête. On méloit non seulement dans leur étude & leur travail, mais dans leurs jeux mêmes & leurs recreations, un certain air de modestie & de retenue qui en tempéroit la vivacité. De cette sorte les Jeunes-gens n'étant infectés d'aucun mauvais principe, faisoient avec avidité les Arts & les Sciences, & se rendoient parfaitement habiles dans quelque Art qu'ils pussent choisir. Au contraire sous les Empereurs, on livroit un enfant à une Esclave Grecque & à deux vils Serviteurs incapables d'aucun emploi sérieux. Imbu dès son enfance des contes frivoles & licentieux de ces valets, il prenoit un air d'impudence, & ne pouvoit plus s'occuper que de spectacles, du combat

bat des gladiateurs, & de la courſe des chariots. C'étoit-là le ſujet le plus ordinaire de leurs converſations. Les Parens eux-mêmes craignoient de leur parler de choſes ſérieuſes. Ces jeunes efféminés, toujours pleins de leurs jeux, demandoient avec inquiétude à leur réveil, ſi Roſcius joueroit ſur la ſcène; ſi on avoit ouvert quelque nouveau brelan; ſi l'Afrique avoit envoyé un nouvel Eléphant, ou quelque Tigre. Lorſqu'ils paroifſoient au Sénat, leurs doigts & leurs lèvres répétoient encore les airs du Théâtre. Un eſprit rempli, & obſédé de ces ridicules & folâtres amuſemens, n'eſt guères capable d'étude ſérieuſe. La corruption des mœurs ſe communique inſenſiblement aux Belles-Lettres.

2. Chez les Anciens une coutume fort louable, & très-propre à perpétuer le bon goût, c'étoit de préſenter un Jeune-homme à un Orateur conſommé, & le plus accrédité de la Ville. Sa maiſon étoit comme une école, où les Jeunes-gens alloient le conſulter ſur la manière de bien parler. Il les formoit comme s'il eût été le Roi, le Père de l'Eloquence, & tel qu'un vieux Pilote inſtruit par une longue expérience, il leur marquoit la route qu'ils devoient tenir, & les écueils qu'il falloit éviter. Ils ſ'accoutumoient ainſi à puiser à la ſource, & ſous les yeux d'un pareil Maître ils croyoient ſe trouver en plein Sénat, & à la face de tout l'Empire. Par ce moyen l'émulation ſ'entretenoit avec l'amour de l'étude & de la gloire.

Mais sous les Empereurs, les Avocats qui s'étoient retirés, n'osoient communiquer le secret de leur Art, dans la crainte d'être accusés comme factieux. Ils évitoient d'avoir des élèves à leur suite, parce qu'il n'étoit pas sûr d'avoir un trop grand nombre de cliens, ni même d'en avoir aucun. Ainsi au-lieu de leur confier un Jeune-homme qui montrait quelque disposition, on l'envoyoit chez des Scholastiques, dont la demeure, l'auditoire & la méthode étoient également nuisibles. Car au-lieu de les exercer dans les préceptes de l'Art, de les nourrir dans une Philosophie noble & profonde, de leur donner une teinture d'érudition & de science, de leur apprendre à traiter toutes sortes de sujets avec clarté, & d'une manière propre à convaincre & à plaire, on leur proposoit de puériles déclamations, éloignées du vraisemblable, & de nul usage. Par exemple, s'il falloit récompenser des tyrannicides, choisir pour Vestales des filles suspectes, s'il y avoit un remède à la peste: controverses qu'on agitoit avec feu dans les Écoles, & qui n'étoient point de mise. Cicéron s'étoit exercé effectivement par la déclamation, aussi-bien que les plus grands Orateurs de son tems; mais les compositions qu'ils déclamoient, étoient une image de ce qui se passoit dans la Tribune aux harangues, ou dans le Sénat, & non des sujets de pure fantaisie. Ils s'imaginoient, dans un cercle d'amis choisis & de la plus fine littérature, assister réellement aux assemblées du Peuple & du Sénat, ou parler à la tête

tête des Armées & en présence des Souverains.

Il n'en étoit pas de-même sous les successeurs d'Auguste. Tout le soin & l'art des Maîtres consistoit à éplucher des syllabes, & à décomposer des mots. J'ai honte de rapporter le secret merveilleux de ces spirituels Sophistes, que le Philosophe Sénèque a si bien relevés.

Mus syllaba est ; mus caseum rodit ; syllaba ergo caseum rodit. Puis, par une conversion plus délicate & plus savante : *Mus syllaba est ; syllaba autem caseum non rodit ; mus ergo caseum non rodit.* En voyant de si magnifiques subtilités, ne croit-on pas se retrouver au treizième

Epist. 48.

& quatorzième siècle dans les écoles du Docteur subtil, du Docteur singulier, du Docteur irréfragable ? Penseroit-on qu'il y eût au Monde un esprit capable de pareilles rêveries ? Mais que ne peut un Scholastique, quand sa verve s'échauffe & s'agit ? Mus, le Rhéteur le plus fameux & le plus spirituel, donnoit comme un chef-d'œuvre ce raisonnement. „ Tout ce

*Sen. Com-
trouv. lib. 10.*

„ qui vole d'oiseaux dans les airs, tout ce qui
„ nage de poissons dans les eaux, tout ce qui
„ court de bêtes dans les forêts, est enseveli
„ dans nos estomacs : faut-il donc s'étonner
„ si nous mourons si vite ? Nous ne vivons
„ que de morts, *mortibus vivimus*. Dydime le Grammairien avoit composé quatre mille Traités. On auroit lieu d'attendre que dans un si grand nombre de Livres, on pourroit trouver, au moins dans quelques-uns, une matière sérieuse ; point du tout. Dans l'un, on de-

Sen. Ep. 87.

mande quelle est la Patrie d'Homère ; dans l'autre, quelle est la Mère d'Enée : ici on recherche si Anacréon étoit plus ivrogne que voluptueux, là si Sappho étoit une prostituée. Encore, dit *De Brev. vit. cap 13.* Senéque, si nos Romains s'appliquoient à examiner qui le premier d'entre nous a remporté une victoire sur mer, qui a mené le premier des Eléphants à son triomphe ? Quoique ces questions ne soient pas fort utiles, il seroit du moins excusable de les faire. Mais quel avantage tirer d'un Scholastique qui mesure tout à la petitesse de son génie ? *Sen. Contr. lib. 3. Poët. non supervacuum est, cum ipsa supervacuafit ?*

3. L'honneur est le motif le plus puissant pour animer les Arts & les Sciences. Ainsi au tems de la République les Dignités étoient dévolues au mérite. Les Prétures & les Consulats sembloient l'appeller. Quiconque avoit du talent, acquéroit un crédit extraordinaire auprès des Magistrats, & parmi le Peuple. Une foule de cliens se rangeoient à ses côtés, pour défendre son nom & sa mémoire. Lorsqu'il marchoit dans son département, toute la Ville faisoit des vœux pour la prospérité de ses entreprises ; & lorsqu'il étoit de retour, on alloit au-devant de lui pour le recevoir. Ceux qui sortoient de charge, réduits à l'état de simples particuliers, conservoient encore une espèce de pouvoir. Leurs avis étoient respectés & suivis, & leurs décisions influoient dans tous les conseils & dans toutes les délibérations. Dans cette persuasion générale, que l'Eloquence étoit d'une

d'une nécessité absolue pour se donner un nom & acquérir un emploi, il est aisé de concevoir qu'on ne négligeoit rien pour s'y perfectionner. Dès qu'une fois la Science donne du relief à la Vertu, chacun s'empresse de devenir savant.

Mais sous les Césars, les Dignités étoient pour les Courtisans, qui pour l'ordinaire n'étoient que la lie de l'Empire, gens sans honneur & sans talent. Un mérite éclatant allarmoît, & faisoit pâlir ces Maîtres du Monde. L'Eloquence exposoit à trop de périls. Une grande réputation & une honnête tranquillité étoient incompatibles. Il falloit nécessairement négliger ce qui caufoit la perte de quiconque s'en mêloit, & regarder l'ignorance comme un port de salut. *Nemo eodem tempore assequi potest magnam famam, & magnam quietem.* Dialog. Or.

4. Les causes abjectes, & méprisables, qu'on abandonnoit aux Avocats, dégradèrent en partie les Sciences. On sait que l'esprit semble prendre de nouvelles forces avec son sujet. L'Eloquence, comme un feu vif & subtil, veut de grands mouvemens, & une matière noble & élevée. Démosthène n'acquit point cette haute réputation, qu'il possède depuis tant de siècles, par les plaidoyers qu'il débita contre ses Tuteurs. La cause de Publius Quintius, & du Poëte Archias, ne mirent pas Cicéron hors de pair; mais ses Factums contre Verrès, sa Harangue pour Milon, & ses Philippiques lui firent une gloire immortelle.

Sous les Césars, ce qu'il y avoit de plus

important, étoit réservé au Tribunal du Prince. Les petites causes étoient abandonnées aux Avocats. On ne plaidoit plus que devant les Centumvirs, & sur des matières qui n'exigent pas un certain fond de savoir; comme le droit de tutèle, les degrés d'affinité, le droit d'ouverture & dégoût, la validité & la nullité d'un testament; affaires qui parmi nous se discutent & se plaident dans des Justices inférieures, telles que les Prévôtés & les Bailliages. Ces questions, que souvent le plus grossier de la populace décide aussi habilement que le meilleur Avocat de Province, avoient tellement décrié la Plaidoirie, qu'on n'osoit plus donner le titre respectable d'Orateur à ceux qui monstroient quelque talent pour la Parole. On les appelloit *Causidici*, *Advocati*, *Patroni*. La qualité, & le nom auguste d'Orateur, n'étoit accordé qu'à Cicéron, & aux anciens. Ces minuties de l'Ecole avoient tellement pris le dessus, & tellement corrompu le jugement, qu'on dédaignoit de lire les grands sujets qu'avoit traité Cicéron. On expliquoit seulement par nécessité & par bienfiance les plaidoyers que ce Grand-homme avoit prononcés contre un nommé Cestius. Encore ce dernier avoit-il la préférence. Messala Corvinus, dont Quintilien parle avec éloge, n'étoit plus écouté. Quoiqu'il fût bien inférieur à Cicéron, il ne méritoit pas cependant un si grand mépris; car il s'exprimoit d'une manière aisée, douce, coulante, & d'un style qui déclaroit la noblesse de

Lil. 10.
cap. 1.

de l'Auteur. *Quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.* Mais que pouvoient ces Grands-hommes parmi une foule de grimauds qui dominoient dans les cercles, & qui ne vantoient que leur Scholaſtique ? Senéque le Rhéteur fut cité devant les Juges comme un blaſphémateur, pour avoir pris la défenſe de Cicéron contre Ceſtius dont j'ai parlé, mais qui faiſoit l'admiration de nos Sophiſtes. Or voici comme s'exprime ce Ceſtius, l'ame de l'Ecole : *Si Thrax eſſem, fuſius eſſem; ſi pantomimus eſſem, pantillus eſſem; ſi equus, meliſon.* Senéque, outré de ces impertinences, ne put s'empêcher de répondre du même ton : *Si cloaca eſſes, Contr. lib. magna eſſes.* Il n'en fallut pas davantage pour *Proa.* lui ſuſciter un procès. Tous ces Scholaſtiques en furie crioient déjà à l'héréſie, & demandoient ſa mort. On voit par ce récit combien les hommes avoient déjà dégénéré. On fait ici une affaire à un Savant ſur une raillerie qui n'auroit pas même amuſé les enfans ſous Auguſte. On ne doit donc jamais s'attendre de trouver un Orateur, & un Savant dans la pouſſière de l'Ecole. *Non eſt quod Oratorem in hâc puerili exercitatione expectes.* On trouveroit plutôt, ajoute cet Ecrivain, un bon Matelot dans une citerne. *Quid ſi velis gubernatorem in piſcinâ æſtimare ?*

5. Outre ce déſordre de la Plaidoirie, & des Exercices, il manquoit la liberté, l'ame des Sciences & des Arts. Il n'étoit pas loiſible à un Avocat de s'étendre & de développer ſes preuves. Tout alloit par fantaiſie. Quand un

Juge

Juge impoſoit ſilence, il falloit ſ'arrêter ; on ne pouvoit commencer & finir que par ſon ordre. Souvent, pendant que l'Orateur déclamoit, les ſièges étoit vuides, & à peine reſtoit-il un Juge ou deux. Quoi de plus capable de faire perdre courage, & d'éteindre le feu d'un Orateur ? De plus on avoit obligé les Avocats de porter un certain habillement gênant, & extrêmement embarraſſant, qui les tenoit comme emprifonnés, & leur ôtoit tout mouvement des bras. Dans cet équipage ils étoient immobiles comme des ſtatués, & tout d'une pièce. Comme tout ſe faiſoit par autorité, & que la loi du plus fort étoit la règle des délibérations, il n'étoit guères poſſible de ſe plaindre. Il falloit néceſſairement baiſer ſes chaînes, & ſe courber docilement ſous le joug qui opprimoit les eſprits.

Dialog. Or.

Sous la République, il n'en étoit pas ainſi. Le tems n'étoit point fixé, & chacun pouvoit ſ'étendre autant que ſa cauſe l'exigeoit. Quelquefois même on regardoit comme le plus éloquent, & le plus habile celui qui pouvoit parler toute la journée : comme depuis, ſous Trajan, on vit Pline le jeune parler avec applaudiſſement cinq heures de ſuite. Pompée fut le premier qui fixa un terme aux Orateurs ; mais encore avoient-ils le tems de déduire leurs raiſons, & ils étoient animés par bien des motifs. Tous les Grands de l'Empire qui aſſiſtoient à une harangue, une foule de cliens intéreſſés au ſuccès du diſcours, les Députés des Villes municipales & de toute l'Italie, des
Rois,

Rois, des Souverains, & plus que cela tout le Peuple Romain, devoient fans doute échauffer l'Orateur le plus froid. Il pouvoit s'exprimer librement sur toutes sortes d'affaires. Les Dictateurs mêmes, cette puissance supérieure à celle des Monarques, étoit sujette à sa critique. Ne vit-on pas plus d'une fois les Scaurus, les Scipions, les Syllas, les Pompées, dépouillés de leur dignité & de leur grandeur, pâlir devant un Orateur du Peuple? Quelle étoit l'éloquence d'un Tribun, pour arracher la puissance à ces Vainqueurs de l'Univers, & se faire écouter d'une populace inquiète, qui abandonne souvent ses défenseurs, & se range toujours du parti le plus puissant! A cette fierté de courage, & à cette noblesse d'ame, qu'avoient ces Républicains dans les beaux siècles de Rome, avoit succédé sous les Empereurs une basse & indigne servitude. Pharsale avoit enseveli Brutus, & les derniers Romains. Nul esclave, dit Longin, ne peut jamais être Orateur. Car un esprit abbattu, & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'ose plus s'enhardir à rien: tout ce qu'il a de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toujours comme en prison la servitude la plus justement établie, est une espèce de prison, où l'ame décroît, & se rapetisse en quelque sorte: *De generis animos timor arguit.*

6. Les Savans eux-mêmes furent aussi nuisibles aux Sciences, que les Empereurs: une dic-

diction guindée, obscure, enflée, pleine de
 faste & d'ostentation, avoit pris la place de
 cette noble & majestueuse simplicité qui régnoit
 sous Auguste. Chaque Savant vouloit faire sec-
 te à part, & introduire une nouvelle métho-
 de. Cette accusation tombe principalement sur
 Sénèque le Philosophe. Chez lui rien de na-
 turel, rien de simple; tout est fardé & outré.
 On diroit qu'il lui est défendu de réduire ses
 pensées à la juste mesure du bon-sens, tant il
 s'applique à les parer des couleurs qui peuvent
 les rendre plus agréables. Il gâte ses idées, en
 les montrant de plusieurs façons. Il semble qu'il
 ne soit jamais content de lui-même, & qu'il
 craigne toujours de s'être mal exprimé. Son
 style peigné & fleuri, son élocution éclatan-
 te n'a que du son & rien de plus. Ses beau-
 tés extraordinaires, souvent monstrueuses,
 bandent l'esprit, & le fatiguent: il seroit à

Lib. 10. souhaiter, dit Quintilien, qu'en composant
 cap. 1. il eût suivi son propre génie, mais qu'il eût
 fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo
 ingenio dixisse, alieno judicio.* A son exemple,
 on préféra le brillant au solide, le merveilleux
 au vrai, les faillies d'une imagination éblouis-
 sante à la justesse du bon esprit. On quitta les
 beautés naturelles, pour courir après des orne-
 mens recherchés. On s'écarta de cette sage so-
 briété qui distribue avec mesure dans les dis-
 cours, les fleurs, les graces, & les richesses du
 langage. On vouloit des traits brillans, des poin-
 tes,

res, des jeux de mots, des antithèses. *Exigitur jam ab Oratore etiam Poëticus decor, ex Lucani sacrario prolatus.* Tel étoit le goût dominant. Les Jeunes-gens n'avoient à la main que Sénèque, qui leur plaisoit infiniment à cause de ses défauts. Ils l'aimoient plus qu'ils ne l'imitoient; car ils étoient autant éloignés de Sénèque, que Sénèque l'étoit des Anciens. Les Romains accoutumés à ne plus suivre de règle dans leurs mœurs, n'en suivoient plus dans leur jugement & dans leurs écrits.

De plus, les Auteurs avoient une façon de déclamer singulière & originale. Une rapidité prodigieuse faisoit tout leur mérite. Ils craignoient sans doute d'être entendus de près, & par ordre. Il faudroit, disoit Auguste en parlant d'un Orateur, il faudroit un frein pour arrêter l'impétuosité d'Atérius. *Aterius noster sufflaminandus est.* Une si grande volubilité caufoit une grande confusion dans le discours. *Is illi erat ordo, quem impetus dederat.* C'étoit comme un torrent précipité, qui roule avec fracas de grandes eaux, mais qui ne laisse sur son passage que de la boue & de la fange. *Cum torrentis more magnus quidem, sed turbidus flueret.* Pour cacher le défaut de leur composition, & réveiller l'auditeur abattu par une monotonie disgracieuse, que cause la volubilité de la prononciation, ils étoient contraints d'avoir recours à des mots affectés, & à des pensées neuves & extraordinaires. Le raffinement étoit si excessif, qu'on ne vouloit plus rien

Sen. Contr. lib. 4.
proœ.

rien que de hasardé. Virgile & Cicéron n'étoient regardés que comme de médiocres génies. Par un renversement incroyable, on aimoit mieux parler à l'imagination qu'au jugement, éblouir la raison que la convaincre, surprendre son approbation que la mériter. Eloquence, Poésie, Histoire, tout partoît de ce fond de corruption. Qu'on mette en regard l'*Enéide* de Virgile, & la *Pharsale* de Lucain (malgré cet air méprisant dont il parloit du Chantre de Mantoue: *Quid mihi restat ad calicem?*) les *Décades* de Tite-Live, & les *Histoires* de Patercule & de Florus, dont l'un écrivoit sous Tibère, & l'autre sous Adrien; les Harangues, & les Ouvrages Philosophiques de Cicéron, avec les Ecrits des deux Sénèques qui vivoient sous Néron; on croiroit qu'il se feroit écoulé plus de deux siècles entre les uns & les autres.

Outre le style boursoufflé de ces derniers Ecrivains, il faut encore remarquer un autre défaut. Il semble que les expressions leur manquoient, & que la Langue Latine n'avoit pas de termes assez énergiques. Leurs Ecrits sont farcis de mots Grecs d'une longueur démesurée. Leurs phrases sont un composé bizarre de ces deux Langues. Encore vont-ils chercher ce qu'il y a justement de moins clair, & de moins intelligible. On se faisoit une gloire de savoir & de parler la langue des Syriens, & des Peuples qui habitent l'Oronte, tandis qu'on négligeoit la langue naturelle. Juvenal, qui fait ce

re-

reproche à ses Concitoyens, n'a point profité de sa propre critique. Ses satyres n'ont rien d'admirable que leur mordante hyperbole. Sa diction, aussi-bien que celle de Perse, n'a rien d'engageant, ni de frappant. Je passe à Lucrèce les mots Grecs qu'il a insérés dans ses Poèmes. Il s'agissoit de matières Philosophiques, peu connues alors aux Romains. Il étoit donc en quelque sorte nécessaire de les laisser dans la langue des Auteurs, plutôt que de les défigurer par de nouveaux termes moins significatifs, quoique peut-être plus sonores. Il ne traitoit pas un sujet connu, & c'est ce qui l'excuse en partie. C'est assez pour lui d'avoir pu fixer le concours vague & incertain des Atomes d'Épicure. Mais exprimer dans une langue étrangère ce qui est connu, & ce qui peut se mettre dans le langage ordinaire, faire accorder, & mettre sur une même ligne un mot Grec & Latin, c'est ce que je ne puis concevoir. Il faut pour cela aimer la singularité, & la bizarrerie. Qui peut supporter le faste énorme de ces mots pédantesques? De plus, n'est-ce pas avilir la Poésie que de la faire servir à expliquer les sottises des Courtisans, le libertinage de Rome, & à dévoiler les nuits de Néron? Quelle rage de fouiller ce langage mystérieux par les impuretés de Messaline, & les dissolutions des voluptueux? Car si Quintilien * n'ose pas mettre au rang des Poètes

Satyr. 3.

Lib. 16.

cap. 1.

Lu-

* *Magis oratoribus quam Poëtis annumerandas.* J'aime-

Lucain, quoiqu'il traite une matière noble, que faut-il penser de Juvenal & de Perse? Leurs écrits ne sont qu'une pure déclamation, & ils font voir que les Romains perdirent l'esprit avec la liberté.

§. I I.

Le Siècle de Trajan.

Vespasien rappella, autant qu'il lui fut possible, les Sciences, & cette liberté qui les fait subsister. Il rendit au Sénat sa première splendeur, & aux Savans leur crédit. Il fut le premier qui donna des appointemens sur le fisc aux Rhéteurs Grecs & Latins. Il se faisoit un plaisir d'avancer ceux en qui il remarquoit quelque érudition. Tacite & Quintilien eurent part à ses libéralités.

Tite son fils, & son successeur, Prince très-éloquent, & très-versé dans les Sciences & dans la Poësie, suivit les mêmes principes. Il signa de sa propre main l'Histoire de Joseph, pour lui donner plus d'autorité & plus de cours. Il lui accorda un appartement dans son Palais, & le fit le compagnon de tous ses voyages.

rois autant dire qu'il n'est ni Orateur, ni Poète, ni Historien. On ne voit en lui ni le merveilleux de la Poësie, ni la justesse & la solidité de l'Eloquence, ni la sincérité de l'Histoire. Son enthousiasme ressemble à l'impétuosité d'un phrénétique désespéré. Il ne marche jamais d'un pas naturel, & il ne parle point en homme sensé.

ges. Quelques Savans prétendent que c'est sous cet Empereur que fleurit Quinte-Curce, digne Historien d'un grand Prince. *

C'est sous le règne de ces deux Empereurs, que Quintilien ouvrit son école, & enseigna la vraie & solide éloquence. Cet habile Rhéteur commença par s'élever contre la dépravation du goût dominant, rappella les esprits à une manière de penser juste, sévère, conforme

* Il est bien difficile de fixer au juste, sous quel règne vivoit ce celebre Historien. ou plutôt ce Panégyriste d'Alexandre, tant les sentimens sont partagés. Les idées sont si étranges à son sujet, que quelques uns croient que c'est de lui dont parle Cicéron à son frère Quintus: *de ambitu postulati sunt omnes qui Consulatum petunt...* d². *Lib. 3. ep. 2.*
Curio bono, & erudito adolescente, Memmin. L'éclat, & le brillant affecté de son style, ne paroît pas marqué au coin de ce siècle sublime, & sobre jusques dans ses parures les plus recherchées. D'autres les placent sous Tibère; d'autres sous Vespasien; d'autres sous Tite, comme Vossius; d'autres sous l'Empereur Claude, comme Mr. Briffon; d'autres sous Trajan. Tous ces Auteurs prouvent leur opinion par les mêmes passages de Quinte-Curce, comme on peut le voir dans ses Commentateurs. M. le Vayer, pour les concilier tous, dit que Quinte-Curce est le fils de celui dont parle Cicéron, qu'il est le même dont parlent Suétone comme d'un célèbre Rhéteur sous Tibère, Tacite, comme d'un Proconsul d'Afrique sous le même Prince, & Pline le jeune sous Domitien. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Quintilien, qui écrivoit sa Rhétorique sous Domitien, ne fasse aucune mention de cet Auteur dans le catalogue qu'il donne des Historiens Latins. N'avoit-il encore rien publié? Cette Histoire célèbre ne fut-elle donnée que par ses amis? Ne méritoit-elle pas l'attention de ce Rhéteur? L'a-t-il compris, comme les autres Auteurs vivans, dans ces termes généraux, *Sunt & alii scriptores boni*: c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. *De Hist. Lat. lib. 1.*
De reg. Pers. lib. 2.
Lib. 10. cap. 1.

84 DECADENCE DES BELLES LETTRES

forme aux règles de la saine Nature, & fixa par des principes certains la route qui mène à la vérité. Sa Rhétorique écrite avec toute l'énergie de style, & toute la solidité qu'il est possible d'imaginer, réunit par un heureux assemblage tout ce que la Raison a de plus évident, & tout ce que l'Art a de plus exquis & de plus délicat. La lecture de cet excellent Ouvrage a toujours de nouveaux attrait, & on ne la quitte qu'avec regret *. Il offre une méthode que les Scholastiques ignoroient, ou avoient négligée, je veux dire l'explication des Auteurs. Ces Sophistes, qui ne débitoient que de vains préceptes, & des raisonnemens captieux, dédaignoient de lire les Anciens; de crainte sans doute que l'ombre de ces illustres morts ne confondît leur vanité, & ne décréditât leur fastueuse ignorance. Sénèque avoit pris ce parti. Pour se faire lire & admirer seul, il avoit commencé par inspirer du mépris pour les Auteurs qui avoient le plus de vogue. Par les pa-

rodies

* Voici comme en parle Mr. Rollin, ce Quintilien de la France, ce Rhéteur des Princes & des Monarques, dans sa Préface de son édition de cet Auteur. *Aristotelicam subtilitatem sic Tulliana elegantia flosculis distinguit, ut & juventutem detinere suaviter, & exercere altissimam quoque eruditionem ac scientiam possit: utique mirus ordo rerum, mira series & concinnitas. . . . hinc crebra illa similitudines, quæ & lucem & gratiam præceptis non mediocrem afferunt. Hinc delectus ille simul & copia verborum optimorum & acrimæ sententiarum quibus tota hæc Rhetorica conspergitur. Hinc denique mira illa figurarum varietas, quæ singulari acumine & quasi sale excitant animum: ita de horridis rebus nitida, de jejunis plena, de pervulgatis nova, quadam est illius oratio.*

rodies qu'il faisoit de certains vers de Virgile, & de quelques traits des harangues & des écrits de Cicéron, & par son style peigné & extraordinaire, il étoit venu à bout de faire oublier les Anciens, & de corrompre toutes les Etudes. Mais Quintilien naturellement porté au vrai, d'un jugement exquis, & d'un grand discernement, rappelle tout aux Cicérons & aux Virgiles. Il prétend qu'on n'est éloquent, & qu'on n'écrit bien, qu'autant qu'on approche de ces grands modèles. De son école sortit une foule de Grands-hommes qui illustrèrent les siècles suivans, & montrèrent à l'Univers les derniers Romains.

Domitien pensa tout gâter, & arrêter le progrès d'une si belle réforme. Rien de suivi dans sa conduite. Tantôt il néglige les Lettres, & les laisse sans honneur; tantôt il fait réparer les bibliothèques brûlées, & envoie chercher des manuscrits par-tout pour les remplir. Mais en même tems tout lui porte ombrage. Il fait mourir Metius Pomptianus, parce qu'il avoit chez lui une mappemonde, & un recueil des harangues de Tite-Live. Quelques portraits qu'Hermogène de Tarse a insérés dans son Histoire, lui coutent la vie, & les Libraires qui l'avoient mis en vente sont exposés à un gibet. Une autre preuve de son petit esprit, c'est qu'il ne lisoit que les mémoires de Tibère, qu'il copioit très-mal. Cependant Juvenal l'appelle l'espérance des Savans: du moins on croit que c'est de lui qu'il parle en ces termes: *Et spes*, Satyr. 7.

Et ratio studiorum in Cæsare tantum. Mais après tout ce n'est-là qu'une pure flatterie.

Sous Trajan, les Savans sortirent de leur retraite où la crainte de Domitien les avoit enfévelis, & les Etudes prirent un nouveau lustre, aussi-bien que l'Empire. Il n'étoit pas éloquent, & n'avoit aucune érudition; mais il en connoissoit le prix, & aucun Savant ne sortit jamais triste d'avec lui. L'amour qu'il avoit pour la gloire, & la liberté qu'il procuroit, fit fleurir les Arts & les Sciences, & retraça l'heureux siècle d'Auguste. Ce fut un bonheur, *dit un Auteur moderne*, d'être né sous son règne; il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le Peuple Romain. Grand Homme-d'Etat, grand Capitaine, ayant un cœur bon qui le portoit au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une ame noble, grande, belle avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature Humaine, & à représenter la Divine. Sous ce Prince parurent avec distinction les deux Plines, Tacite, Silius Italicus; Martial, Suétone. Pline le jeune fut sous Trajan, ce que Cicéron avoit été dans son siècle, le restaurateur des Lettres, le Prince de l'Eloquence, l'ame des Affaires, la gloire du Sénat, le protecteur des Philosophes, le libérateur des Savans persécutés, l'ami des Arts, l'Avocat des Provinces désolées, & le refuge de la Probité & de l'Innocence. La flatterie & la servitude ne donnèrent aucune atteinte à son heureux génie,

Confid. sur
les causes
de la gran-
deur, &c.
des Ro-
mains cap.
15.

nie. Les plus Grands-hommes de son tems prirent un soin extrême de le cultiver, & de le préserver des honteux déréglemens qui se répandoient de toutes parts. Quintilien lui apprit l'art de parler, de persuader, & de plaître. Pline le Naturaliste son Oncle, à la qualité de Maître avoit joint celle de Père, & il devint son modèle & son guide. Virginius Rufus son Tuteur lui inspira le goût des mœurs anciennes, & deux célèbres Philosophes versèrent, pour ainsi dire, dans son ame toute la politesse & la magnificence de la vertu *. Les proscriptions de Domitien qui chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes, ne put tarir la générosité de ce Grand-homme. La foudre qui

VC-

* Nicétas de Smyrne célèbre Rhéteur Grec, & Euphrate, lorsqu'il fit ses premières armes en Syrie, ce Philosophe aussi recommandable par l'étendue de ses lumières, que par son extrême politesse & la pureté de ses mœurs, crurent voir dans Pline ce qu'il fut dans la suite. Ce qui étoit déjà arrivé à Cicéron, lorsqu'il étoit à Rhodes, comme je l'ai dit. Ce pronostic ne devoit pas déplaire à Pline. Comme il se connoissoit parfaitement en hommes, il ne l'imputoit pas à la flatterie. Voici comme il parle de ce Philosophe : Tant de rares qualités brillent dans Euphrate, qu'elles frappent les moins clair-voyans. Il est subtil, solide, & fleuri dans la dispute ; & quand il lui plaît, personne n'atteint mieux au sublime de Platon, & n'en fait mieux revivre le vaste génie. On voit régner dans ses discours la richesse des expressions, la variété des tours, & sur-tout une douce violence qui ébranle, & qui emporte les plus opiniâtres. Pline veut prouver par cet exemple, que si jamais les Belles-Lettres ont été florissantes à Rome, c'étoit assurément de son tems. *Si quando urbs nostra studiis floruit, nunc maxime floret. Multa, claraque exempla sunt. Sufficit unum, Euphrates Philosophus.*

Lib. 1. ep.

10.

88 DECADENCE DES BELLES LETTRES

venoit d'écraser à ses côtés ses plus chers amis ; & encore toute fumante, ne le fit point trembler. Il s'épuisoit pour fournir aux uns de quoi passer avec moins d'ennui les peines d'un fâcheux exil, & il empruntoit des sommes considérables pour acquitter les dettes des autres. Comme un astre bienfaisant, dans cette horrible tempête, on le voyoit rouler de Province en Province, pour annoncer le retour de la lumière & du calme, & ranimer les Savans consternés. Sa vertu & son mérite ne se démentit nulle part. Il vit plus d'une fois l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient, quand il devoit plaider. Quelquefois il parloit sept heures de suite, & on se plaignoit de ce qu'il avoit fini trop tôt. Il ne faut pas pas s'en étonner, dans un tems où les autres Avocats * vendoient leur ministère pour un vil intérêt. Pline n'ayant eu vue que la gloire & l'intérêt public, ne plaidoit que pour la Vertu, pour ses Amis, ou pour ceux à qui les disgraces de la fortune n'en avoient point laissés.

Epist. 11.
lib. 3.

Epist. 16.
lib. 4.

Epist. 21.
lib. 5.

* Trajan pour arrêter ce désordre donna un Decret qui fit beaucoup d'honneur à Pline. Il étoit ordonné par ce Decret à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cause. Notre Orateur, loin de faire aucun traite avec ses parties, avoit toujours refusé toutes sortes de présens, & jusqu'à des étrennes. N'étoit-ce pas pour lui une grande satisfaction, de voir publiquement défendre ce qu'il ne s'étoit jamais permis ? Cependant quand le procès étoit terminé, on permettoit de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces (douze cens cinquante livres,)

sés. Son éloquence victorieuse des délateurs, & de la fortune même, soutint l'honneur du Sénat, & rendit le courage à cette Compagnie, effrayée par la terreur du règne précédent. Il triompha des concussions des Gouverneurs de la Bétique, & de la Province d'Afrique, & rendit à ces Peuples opprimés leurs biens & leur liberté. Les lâches qui avoient servi la cruauté de Domitien, trembloient devant ce formidable Orateur, l'ennemi irréconciliable du Vice. Il vengea la mémoire d'Helvidius son ami, & malgré les efforts des plus puissans de Rome, il enleva à Certus son adversaire l'espérance du Consulat, pour lequel il étoit désigné. Il employa ses talens non seulement à poursuivre le crime, mais aussi à défendre l'Innocence. Julius Bassus célèbre par ses disgrâces, & Varénus son successeur dans le gouvernement de la Bithinie, furent arrachés à la sévérité des Loix, & à l'injuste accusation des peuples de cette Province. Nous n'avons plus maintenant ces plaidoyers; mais Sidoine Apollinaire, dont les Lettres & les Poèmes sont un chef-d'œuvre en leur genre, & qui les lisoit encore au cinquième siècle, avance que Pline se fit plus d'honneur par le plaidoyer qu'il prononça pour Accia Variola devant les Centumvirs, que par le Panégyrique de Trajan, c'est-

*Epist. 11.
lib. 2.*

*Epist. 4. &
9. lib. 3.*

*Epist. 17.
lib. 4.*

• *Cajus Plinius pro Accia Variola plus gloria de Centumviri suggestu domum retulit, quam cum Marco Ulpio incomparabili principi comparabilem Panegyricum dixit. Lib. 8. epist. 10. ad Ruriciam.*

c'est-à-dire beaucoup ; mais il faut bien croire que cette symétrie exacte, ces pensées brillantes, ces tours hardis qui régner par-tout dans les Ouvrages qui nous restent de cet Auteur, ne faisoient rien perdre à la force de la raison dans ses plaidoyers. Il nous apprend lui-même, que dans son plaidoyer pour Accia Variola, il s'étoit proposé pour modèle Démosthène & Calvus *. J'avoue, dit-il, que mon sujet fa-
Epist. 2. lib. 1. vorisoit mon dessein. Il étoit par-tout suscep-
 tible de véhémence & de mouvemens : mais je ne me suis pas cependant si fort entêté de l'austérité de mes modèles, que je ne me sois quelquefois amusé à cueillir des fleurs à la fa-
 çon de Cicéron, quand j'en ai vu qui ne m'éloignoient pas trop de mon chemin. Je vou-
 lois être grave, mais non pas chagrin : *Acres enim esse, non tristes volebamus.* Par-là il ren-
 doit la Raison plus belle, plus proportionnée à la mode du siècle où il vivoit, mais non pas
Epist. 8. lib. 4. moins forte. Dans d'autres endroits de ses Let-
 tres, il marque à ses amis qu'il n'avoit d'autre
 désir, que de marcher sur les traces de Cicé-
 ron

* On connoît assez Démosthène. Le jugement qu'en
Lib. 10. cap. 1. porte Quintilien, suffit seul pour le faire connoître. *De-
 mosthenes, pene lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam densa
 omnia, ita quibusdam nervis intenti sunt, tam nihil otiosum,
 is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet,
 invenias.* Voici comme il parle de Calvus au même en-
 droit: *Est & sancta (Calvi) & gravis oratio, & frequen-
 ter vehemens quoque: imitator est autem Atticorum: fecitque
 illi prope rata mors injuriam, si quid adjecturus, non si quid
 detracturus fuit.*

ron dans la carrière des Sciences, comme il le suivoit dans celle des Honneurs. Il écrit à Tacite, qu'il se déclare pour l'éloquence impé-
 rueuse, abondante, étendue, que c'est la seule *Epist. 20.*
 qui lui paroisse toute céleste, & presque divi- *lib. 1.*
 ne. Il ajoute avec sa délicatesse ordinaire: je
 fais valoir ma Cause, comme on fait valoir une
 Ferme. On n'en cultive pas seulement les vignes,
 on y prend soin des moindres arbrisseaux, on en
 laboure les terres; dans ses terres, on ne se con-
 tente pas de semer du froment; on y sème de
 l'orge, des fèves, & de toutes sortes d'autres lé-
 gumes. Je jette aussi à pleines mains dans ma cau-
 se des faits, des raisonnemens de toute espèce,
 pour en recueillir ce qui pourra venir à bien.
 Ailleurs il dit, que l'Orateur doit s'élever, pren- *Epist. 26.*
 dre l'effort, quelquefois entrer en fureur, & *lib. 9.*
 s'abandonner, souvent même côtoyer le pré-
 cipice. Les écueils entre lesquels il faut prendre
 sa route dans l'Eloquence, en font tout le prix,
 ainsi que de beaucoup d'autres Arts. Il appuie
 son sentiment, & le confirme par plusieurs en-
 droits d'Homère, de Démosthène & d'Eschine;
 ce qui peut nous faire pressentir & conjecturer
 sa manière de plaider. Le style de son Panégyri-
 que au contraire est élégant, fleuri, lumineux; les
 pensées y paroissent souvent neuves; les ex-
 pressions n'ont rien qui ne convienne à la digni-
 té du sujet; les descriptions sont vives, & plei-
 nes d'images qui rendent l'objet sensible. Par-
 tout les sentimens sont dignes du Prince qu'on
 y loue; mais il faut l'avouer, ce goût d'anti-
 thèses,

thèses, de pensées coupées, de tours recherchés forme une espèce de monotonie, qui fatigue & accable. Le même goût règne dans ses Lettres, mais il y est moins choquant; parce que ce sont toutes pièces détachées, où cette sorte de style ne déplaît pas. Quoique ces Lettres soient inférieures à celles de Cicéron, je suis surpris qu'on néglige de les mettre entre les mains des Jeunes gens; car si dans les Lettres de Cicéron on voit plus de génie, plus d'étude, plus de grands mouvemens, plus de politique; celles de Pline montrent plus de candeur, de défintéressement, de reconnoissance, de frugalité, de modestie, de fidélité pour ses amis, à l'épreuve de la disgrâce & de la mort même, plus d'horreur pour le Vice & de passion pour la Vertu. Comment donc ne pas les estimer, ne pas les aimer? Nous pouvons dire de plus, que nous n'avons point en François de si belles Lettres. Pline réunit des qualités qui sont comme divisées dans nos Auteurs François, l'enjouement, la gravité, la politesse, la facilité, l'esprit, & cet air simple & naturel, qui est le propre des personnes de qualité. Il y a toujours à craindre pour le cœur dans nos Auteurs François, mais dans Pline l'esprit & le cœur se trouvent heureusement partagés.

Tacite dans son style dur & obscur renferme de grands sens en peu de mots; ce qui donne à son discours une force, une vivacité, une énergie toute particulière. Son caractère est de faire plus penser qu'il ne dit; semblable

au Peintre Timanthe, qui, au rapport de Pline, imprimoit dans ses tableaux plus de choses pour la pensée, qu'il n'en exposoit à la vue des spectateurs. *In omnibus ejus operibus plus intelligitur quam pingitur... ut ostendat etiam quæ occultat.* Lib. 35.
cap. 10. Pline le jeune loue & admire dans ses Plaidoyers la gravité & la majesté, & le regarde comme le premier Orateur de son tems *. Quintilien lui remarque un génie élevé, & une façon de penser hardie & généreuse. Je crois que pour juger sainement des Belles-Lettres chez les Romains, il est en quelque sorte nécessaire de rapprocher ce siècle de celui d'Auguste, & de mettre en regard, surtout ces deux Grands-hommes, avec les Auteurs qui se sont distingués avant eux dans le même genre ; car quoiqu'il y ait beaucoup de disproportion en un sens, on ne doit pas les regarder comme indignes de leur être comparés. Quintilien, le plus grand admirateur que Cicéron ait jamais eu, dit que le Barreau avoit de son tems des Orateurs comparables aux Anciens, & propres

* Respondit Cornelius Tacitus (dans l'affaire de Marius Priscus dont il étoit chargé avec Pline.) eloquentissime, & , quod eximium orationi ejus inest, σπουδῆς. Epist. 11. lib. 2. Il dit encore au sujet de la mort de Virginius Rufus, dont Tacite prononça l'Oraison funèbre ; *laudatus est à Cornelio Tacito. Nam hic supremus felicitati ejus cumulus accessit laudator eloquentissimus. Epist. 1. lib. 2.* Du moins on croit qu'il parle en cet endroit de Tacite. *Supereſt adhuc : & exornat atatis noſtræ gloriā vir ſæculorum memoria dignus . . . Elatum abunde ſpiritum, & audaces ſententiās deprehendas etiam in iis quæ manent.* Lib. 10. cap. 1.

pres à former de dignes successeurs. Je pense que c'est de ces deux derniers Ecrivains dont
Lib. 10. il parle en ces termes: Le Barreau possède au-
cap. 1. jourd'hui de grands Génies. On voit à la gloire de notre siècle des Avocats conformés le disputer presque aux Anciens, & une foule de Jeunes-gens pleins de la même ardeur s'efforcer de briller dans la même carrière, & d'atteindre à la même perfection.

Je ne voudrois pas porter le même jugement de la Poésie. Stace, Valerius Flaccus, Silius Italicus, qui sont comptés parmi les Poètes du second ordre, donnent dans l'enflure & dans l'empoulé. Martial conseille en ami à Valerius Flaccus de quitter les Vers, pour faire un métier plus lucratif. Silius Italicus qui, au jugement de Pline le jeune, n'étoit pas né Poète, écrivoit avec plus de travail que de génie. Les qualités de Martial sont toutes renfermées dans ce Vers.

Epist. 7.
lib. 3.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala multa.

Il ne doit sa réputation qu'à l'amour des subtilités, & à l'affectation des pointes qui avoient pris la place du bon goût.

J'oublois presque Suétone, & Pline le Naturaliste. L'Histoire du premier est d'un style extrêmement simple, & fort licentieux: on n'y trouve pas grand ornement, ni parure. Pline l'ancien se rendit célèbre par son *Histoire Naturelle*, Ouvrage d'une érudition immense, pres-

presque aussi varié que la Nature elle-même, & singulier par sa forme & par son style. Il fut le premier qui réduisit la Physique en Corps de Science : il mit de suite, & par ordre, ce que les Anciens en avoient expliqué, & ce que l'expérience lui en avoit appris. Astronomie, Géographie, Agriculture, Médecine, Botanique, Arts, il embrasse tout, & ne laisse aucune partie qu'il n'examine avec soin. Mais dans cet Ouvrage si universel, & d'une si vaste érudition, où règnent une énergie, une hardiesse singulière, une merveilleuse fécondité d'imagination, le style est dur, serré, & souvent obscur.

§. III.

Dernier Age jusqu'à Constantin.

Dans cet espace, qui contient un peu plus de cent ans, les Lettres Romaines allèrent toujours en diminuant. Nous n'y voyons qu'un très-petit nombre d'Empereurs amis des Lettres; & nous remarquons dans ceux qui s'y distinguèrent, ce goût singulier qui dominoit depuis Auguste; loin de le réformer, on ne fit que renchérir.

Adrien préféroit Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Coelius à Salluste. Il avoit la rage de faire des Vers; mais toute sa Poësie consistoit à expliquer ses folies, & à chanter ses amours. A sa Cour on ne jouoit qu'Atellanes,
que

que Sambuques, que Farces : on n'y voyoit qu'insipides Poètes étaler leurs idées grotesques, comme ont fait parmi nous les Troubadours, & ces Ménétriers de Provence qui couroient de cantons en cantons. Il avoit l'esprit entièrement romanesque, pour ne pas dire fou. Il avoit résolu d'anéantir les Poèmes d'Homère, & de faire lire à sa place dans les Ecoles un nommé Antimaque, dont le nom avoit été jusques-là inconnu. Il aimoit éperdûment tous les méchans Versificateurs, & il composoit des Inscriptions pour mettre sur leur Tombeau : tout ce qui sentoit la fable lui étoit précieux & sacré, comme on le peut voir dans les Historiens : son goût tient du puérile *. Cependant il fit du bien aux Grammairiens ; sa Cour fourmilloit de Rhéteurs, de Philosophes, & de Géomètres.

Apul. Apolog.

Sous les deux Antonins, je ne rencontre que des Philosophes Grecs, & des Jurisconsultes auxquels ils accordèrent des Pensions & des Charges dans toutes les Provinces. Surtout Marc Antonin s'attachoit plus à fonder les passions

* On en peut juger par cette apostrophe à son ame, qui est de sa composition.

*Animula, vagula, blandula,
Hesper, comesque corporis,
Qua nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.*

Ce moribond n'étoit guère Philosophe. Ses autres pièces sont de même genre.

sions du cœur humain ; qu'à cultiver les autres Sciences ; toute son attention étoit pour sa chère Philosophie. Ses Maîtres, ses Etudes, ses Amis, ses habillemens, ses maximes, ses conversations ; tout se ressentoit de la Discipline Grecque. C'étoit un Sage de la République de Platon, à qui les couleurs de la Rhétorique & de la Poësie, & toute grace extraordinaire dans les paroles, ne pouvoient plaire, comme il le dit lui-même.

Septimius Severus qui, après avoir passé par tous les grades des Lettres & de la Milice, étoit enfin arrivé à la première Dignité, disoit : J'ai été tout, & rien ne m'a servi. *Ommia fui, & nihil expedit.*

Alexandre Sévère regardoit comme inutile toute autre étude que la Jurisprudence. Il ne faisoit que la République de Platon, la République & les Offices de Cicéron. C'étoit par hazard quand il prenoit Horace : cependant Rhéteurs, Grammairiens, Médecins, Mathématiciens, Artistes, Architectes, tous eurent des pensions sur le Trésor sous son règne. Les Avocats de Province tant soit peu connus avoient part à ses libéralités. Il fit ouvrir des Ecoles publiques, & fit instruire les enfans des Pauvres en qui on remarquoit quelque distinction. Il se transportoit dans l'Ecole des Rhéteurs Grecs, parce qu'il avoit pour leur langue une prédilection particulière. Toutes les faveurs étoient pour ses Grecs, & ses Jurisconsultes. Ces derniers ont écrit plus purement en Latin,

G

que

que les autres Auteurs. La gravité des matières qu'ils traitoient, a peut-être contribué à leur exactitude, & à la pureté de leur style.

Voilà le petit nombre des Empereurs qui dans cet intervalle protégèrent les Savans. Les choses ne pouvoient guères être sur un autre pied. La Dignité Impériale qui étoit à la discrétion des Soldats, qui la vendoient souvent au plus offrant, étoit presque toujours occupée par des Etrangers & des Barbares, que la férocité ou la libéralité avoit produits. Comme le hazard les avoit élevés, ils montoient pauvres sur le Trône, & pour se soutenir ils se faisoient une loi de n'en respecter aucune. Ce n'étoit que confiscation, que meurtres, que pilleries. Leur génie farouche & cruel étoit incompatible avec l'humanité & cette probité qu'inspirent les Sciences: on peut leur appliquer à la plupart ce que Clodius Albinus disoit de lui-même:

Arma amens capio nec sat rationis in armis.

La nécessité de courir d'un bout de l'Univers à l'autre, de se trouver tantôt sur le Danube, tantôt aux bords de l'Euphrate pour soumettre un rebelle, ou résister aux incursions des Barbares, leur rendoit méprisables les Belles-Lettres, amies du loisir & de la paix. On remarque que Septime Sévère, qui doit en partie sa fortune à son éloquence, avoit quelque chose de barbare dans ses manières. *Afrum quiddam usque ad senectutem sonans.* De plus
ces

ces Empereurs trop chargés d'embarras, & encore plus occupés de leurs plaisirs que de l'entretien d'un Savant, retranchoient sans pitié les appointemens d'un Rhéteur par pur caprice, & tournoient tout à leur profit. On en a vu quelques-uns, par une extravagance inconcevable, profaner les Bibliothèques par des usages infâmes. D'autres bruloient les Livres pour échauffer les Bains, au-lieu de bois. Je remarque de fois à autre quelque Particulier fonder des Bibliothèques, comme avoit fait Pline le jeune, & depuis Ulpius, dont les Ecrivains de *l'Histoire Auguste* tirèrent leurs mémoires; mais ces efforts n'avoient pas de suite. Les Empereurs s'en appliquoient le revenu, & laissoient les Grammairiens secher sur la poussière. Les compagnies de Savans qui s'assembloient pour lire leurs Ouvrages, n'étant pas soutenues par le Prince, se dissipoient insensiblement, & s'évanouissoient. Il faut nécessairement dans un Etat un Corps réglé & autorisé, pour perpétuer le vrai Goût, & l'Esprit Philosophique. Autre abus : on négligeoit extrêmement la Langue Latine. Il falloit en quelque sorte être étranger à Rome, pour y vivre avec honneur : il étoit odieux d'y paroître Romain. Pour arriver aux Charges il falloit, comme les Empereurs, prendre l'habit, la couleur, la forme, le langage d'un Parthe, d'un Gaulois, d'un Germain. Vivre, & parler en Barbare, tenoit lieu de toute Philosophie. Tertulien leur reproche d'avoir abandonné la Religion, les Mœurs, & la Langue de leurs Pères.

res. Ses écrits durs & hérissés font une bonne preuve de ce qu'il avance. Les autres Ecrivains n'écrivent pas plus poliment. Apulée par la barbarie de ses phrases, Aulugelle par la dureté de son style & ses mots impropres, excitent nos larmes. L'Histoire consistoit alors à rapporter les minuties & les infamies des Empereurs; c'étoit comme le journal de leurs débauches & de leurs voluptés. Les Auteurs de *l'Histoire Auguste*, plus utiles pour les faits, n'ont pas l'art de surprendre notre imagination par le brillant de la diction: c'étoient cependant les plus distingués de leurs tems. Les Romains avoient trouvé le vrai système de mener chaque chose à sa perfection, ils y avoient réussi; mais ils n'avoient aucunes règles pour le conserver. Les Sciences se ressentirent de ces deux extrémités. Rome cessa de produire des Savans, dès qu'elle n'eut plus de Héros. L'époque de sa servitude nous marque la décadence & la ruine du véritable Savoir.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que la Physique ait été si peu goûtée des Romains; car il n'y avoit point de Science plus nécessaire, & plus utile pour leurs desseins militaires. Il est incompréhensible qu'un Peuple qui se vanroit de travailler uniquement pour le bien de l'Univers, ne s'y soit pas appliqué plus sérieusement; car elle est comme l'instrument universel de tous les Arts, qui ne sauroient se passer de son secours. Avec moins de brillant que l'Eloquence, elle procure autant d'avantage, j'ose dire,

dire, plus même dans le système des Romains, qui étoit de former une Monarchie universelle. Peut-être que la Philosophie des Grecs, toute renfermée dans des disputes sans fin, dégoûtoit nos Républicains, toujours éclairés par une Raison solide & nette. La gravité, qui faisoit le caractère propre de la Nation, ne permettoit pas cette partialité, & ces foiblesses, fruits de la passion. Peut-être que la manière de vivre des Grecs parut une oisiveté odieuse dans un Etat où chacun s'occupoit utilement.

Quoi qu'il en soit, la Physique ne fut cultivée à Rome que fort tard, & très-superficiellement. Du tems de Paul Emile, Cajus Sulpitius Gallus, Tribun de la seconde Légion, fut regardé comme un homme extraordinaire, pour avoir prédit une Eclipse de Lune qui devoit arriver la nuit du combat qui devoit se livrer contre Persée. Il en expliqua la raison à l'armée, qu'il avoit assemblée par l'ordre du Consul à ce sujet; en marqua la durée, qui devoit être depuis deux heures jusqu'à quatre; & fit ensuite un Traité sur cette matière *.

Cet Officier, qui fit une étude particulière de l'Astronomie, n'ajouta rien aux découvertes des Grecs, & ne fit que suivre les opinions de

Tit. Liv.
lib. 44. n.
37.

Val. Max.
lib. 8. cap.

Plin. lib.

Py- 2. cap. 12.

* Et rationem quidem defectus utriusque (Solis & Luna) primus Romani generis in vulgus extulit Sulpitius Gallus, qui Consul cum M. Marcello fuit: sed tum Tribunus Militum, sollicitudine exercitus liberato, pridie quam Persæus Rex superatus à Paulo est, in concionem ab Imperatore productus ad prædicendam eclypsim: mox & composito volumine.

Bib. cap. 21. Pythagore. Lucrèce, plus hardi, osa, nouveau créateur, bâtir & arranger de ses propres mains la machine du Monde, indépendamment d'un Etre invifible. Il s'annonça comme l'Interprète & le Dieu de la Nature, il en dévoila les myftères, & donna à la Phyfique un air & un langage Romain. Les Atômes d'Epicure mus au fon de fa lyre prirent enfin leur place, & fe fixèrent dans ce vuide immense où ils nageoient pêle-mêle depuis la mort de leur Auteur. Les charmes de la Poëfie rendirent aimable le bizarre mécanifme de ces corpuscules ronds, crochus, & polis. L'afsemblage harmonieux de ces membres épars animés par le feu de la verfification, chatouilla l'oreille des Romains, & leurs yeux éblouis par la pofition miraculeufe de ces différentes particules, admiroient l'enchantement & le prodige de cette nouvelle création. La liberté de penfer qu'introduifit cet étrange fyftême, plut à ces efprits altiers, qui voyant l'Univers courbé devant eux, refufoient de plier fous la droite du Maître de la Nature, & méprifoient fièrement fes menaces.

Cependant il ne paroît pas que Sulpitius Gallus ait eu beaucoup d'imitateurs, & que la Phyfique d'Epicure, pompeufe & magnifique dans les vers de Lucrèce, ait engagé aucun Romain à en fonder la vertu, & à tenter de nouvelles découvertes. Pline dit, il eft vrai, qu'on prédit depuis longtems le jour & l'heure des Eclipfes, & Cicéron affure que dès son tems on en avoit annoncé l'heure, & la grandeur, pour
tous

tous les siècles à venir. Vitruve, célèbre Architecte qui vivoit sous Auguste, suivi depuis par Tycho Brahé, place la Terre au centre du Monde, ensuite la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne, qu'il fait rouler sur les pôles du Monde autour de la Terre, qui leur tient lieu de centre commun*. Mais je ne lui vois point de disciples. Ces découvertes échappoient à quelques particuliers, sans être relevées & continuées par d'autres. C'est peut-être ce qui a fait dire à Senéque, que la certitude des Eclipses, & des autres Phénomènes, étoit nouvelle. Il cite dans ses Ecrits de Physique quelques Auteurs qui vivoient du tems de Cicéron, & qui, selon toute apparence, n'avoient pas fait de grands progrès dans les secrets de la Nature. On ne fondoit guères ces abîmes impénétrables, qui ne s'ouvroient qu'aux plus opiniâtres & aux plus hardis, & toujours par hazard. La raison refuse de percer ces mystérieuses ténèbres, & c'étoit le malheur des Anciens de toujours raisonner sans chercher. Au-lieu de contempler d'un oeil respectueux ces miracles divers qui surprennent & enlèvent la raison, & à l'aide des événemens

con-

* *Mundus est omnium natura rerum conceptio summa, eamque syderibus conformatum. Id volvitur continenter circum terram atque mare per axis cardines extremos . . . ita media terra cum mari centri loco naturaliter est collocata . . . contrariis Luna, stella Mercurii, Veneris, ipse Sol, itemque Martis, & Jovis, & Saturni alius alla circuitiōis magnitudinis ab occidentē ad orientem in mundo perveniuntur.*

consulter en silence les causes qui les produisent, ils prétendoient avec des notions vagues de sympathie & d'antipathie, savoir & connoître tout à fond. Les Romains, accoutumés dès l'enfance à ne désirer que le solide & le nécessaire, laissèrent ces frivoles questions qui augmentent les ténèbres, & s'appliquèrent à sonder la nature de l'Ame, & les Mœurs, plutôt qu'à remuer les ressorts de la machine du Monde. Les Ecrits de Platon, & les sentimens des Académiciens développés avec plus d'art & de politesse dans les Ecrits de Cicéron, & traitant de matières plus sublimes & plus philosophiques, furent mieux connus, & plus lus. Cet air de grandeur, de noblesse, & de je ne sai quelle majesté qu'inspire cette Philosophie, fut la première Science qu'ils goûtèrent, & ils ne changèrent que lorsque le Trône Impérial fut transporté hors d'Italie. La chose alla même si loin, que les Empereurs ne se qualifioient plus que du titre de *Philosophes*. On s'enveloppa de ce manteau sacré, pour soutenir avec plus de fermeté les disgrâces de la Fortune, & le courroux du Prince. Les maximes de cette Morale, comme celles des Stoïciens, soutenues par des expressions éclatantes, par des pensées ingénieuses, & par une élocution magnifique, furent la seule Philosophie à la mode. Elle parut seule digne des ces Maîtres du Monde, parce qu'elle leur élevoit le courage, & prêtoit des aîles à leur ambition & à leur fierté. Comme la Morale

frappa

frappa davantage, & qu'elle se trouve mieux traitée dans les Ecoles Grecques, & les Ouvrages de Platon, la Physique d'Aristote, qui est plus étendue que celles des autres Grecs, ne parut que fort tard à Rome sous Sylla, & encore fort imparfaite; & les particuliers qui l'expliquoient, n'avoient pas assez de crédit pour l'autoriser, & débitoient souvent de faux écrits sous le nom d'Aristote. D'ailleurs cette Physique tronquée & mutilée ne renfermant que des définitions obscures, & ne satisfaisant point la curiosité; on négligea cette partie de la Philosophie. Car on ne peut pas faire beaucoup de fond sur ce que Cicéron en dit. Il est très-difficile de démêler au vrai ses sentimens; c'est le défaut des dialogues. Il ne s'attache à rien, il se divertit de tout, & il prête plus son éloquence aux Philosophes Grecs, qu'il ne parle de son chef. Quelques Philosophes, dont parle Quintilien, n'ont fait qu'effleurer les matières, & suivre ce qu'ils trouvoient déjà établi.

La Géométrie, que j'appellerois volontiers *l'Oeil de la Raison Humaine*, n'étoit pas mieux cultivée. Il paroît qu'on ne faisoit pas beaucoup d'estime d'un Géomètre, comme on peut le voir par la manière insolente dont Cicéron parle d'Archimède, qu'il appelle *humilem homunculum*. Je parlerai dans un discours séparé des Arts qui supposent quelque connoissance de la Géométrie. Ce n'est pas qu'ils en ignorassent tout-à-fait le prix, ou qu'il pen-

*Tuscul. 5.
n. 64.*

fassent tous comme Cicéron. Car on sait que Marcellus, dans la prise de Syracuse, défendit expressément de toucher à Archimède, & *Pl. p. 563.* de l'insulter. Ce Consul victorieux des efforts de ce *Briarée de Géométrie*, comme il l'appelloit, pleura sa mort, & récompensa sa famille pour honorer sa mémoire. Rome, aussi-bien que la Grèce, produisit d'habiles Ingénieurs; mais nous n'avons aucun Traité de Géométrie qui puisse nous faire juger de leur capacité dans cette Science.

Caton le Censeur fit quelques Traités de Botanique, mais il n'en parle que légèrement. *Suet. de Cl. Gramm.* Après lui parut Lenæus, affranchi de Pompée qui traduisit en Latin les Livres de Médecine de Mithridate, & d'Asclépiade. Caius Volgius dédia un Livre de Botanique à Auguste, mais *Lib. 25.* fort imparfait. Pline cite un nommé Antonius *Cap. 2.* Castor comme le plus habile Botaniste de son tems. Les Curieux alloient admirer dans ses jardins une nombreuse colonie de Plantes qu'il avoit fait venir des Pays étrangers. L'Antiquité n'avoit encore rien vu de pareil à l'ordre qu'il avoit donné à ses Simples. Ce n'étoit pas un Observateur oisif qui se contentât simplement de voir, sans rechercher l'usage & l'emploi qu'on en peut tirer. Antonius Castor connoissoit parfaitement l'utilité & le remède que chaque Plante procuroit. A l'âge de plus de cent ans il conservoit une santé parfaite, & jamais il n'avoit été malade. Sa mémoire étoit belle, & son teint aussi frais que dans sa jeunesse.

La Science des Simples le faisoit regarder comme le Dieu de la Santé, & un autre Esculape.

On fut près de six cens ans sans voir aucun Médecin à Rome. Le premier qui s'y fit connoître, fut un nommé Archagathias du Péloponnésé, sous le Consulat de Lucius Æmilius, & de Livius, l'an cinq cent trente-cinq. Les cures qu'il fit d'abord, lui acquirent une grande réputation. On lui accorda le droit de Bourgeoisie Romaine, & on le logea aux frais de l'État. Mais comme il ne faisoit que hacher, on le nomma le *boucher*, & il rendit son Art & les Médecins méprisables. Aucun Romain ne se mêloit de Médecine proprement dite, il n'y avoit que des Grecs qui en fissent profession. Encore essuyèrent-ils différentes fortunes. Caton le Censeur les fit chasser de l'Italie, & il disoit, pour appuyer son sentiment, que les Grecs avoient juré de faire mourir tous les Barbares. Ces esclaves timides, ajoûtoit-il, qui ont eu la lâcheté de se laisser vaincre, nous traitent comme les derniers des hommes. Sous Auguste, Antonius Musa se fit admirer par des cures surprenantes, & contraires aux principes ordinaires de la Médecine. Il sauva la vie à ce Prince, & à Horace par le moyen des bains froids, même au milieu de l'hiver. Ce Poète lui témoigna sa reconnoissance dans ses Vers, & Auguste lui accorda le droit de porter un Anneau d'or, ce qui n'étoit permis qu'aux personnes de la première condition. Les Médecins, à sa considération, furent exemptés de tout

Plin. ibid.

tout impôt. Les Princes & leurs Successeurs avoient
 à leur suite des Médecins Romains, à qui ils
 accordoient une pension de deux cent cinquante
 sesterces. Quelques-uns étoient outre cela
 gagés de la Ville. Sous Claude, Vectius Va-
 lens fit une nouvelle secte, & décria tous les
 Anciens. Néron, singulier dans ses manières,
 substitua à ceux-ci ses Magiciens & ses Enchan-
 teurs. La folie qu'il avoit de vouloir commander
 aux Dieux, le fit recourir à cet art exécra-
 ble pour guérir les hommes, & dévoiler les
 choses les plus cachées. Pline dit avoir vu
 dans son enfance Appion le Grammairien, qui
 évoquoit l'ombre d'Homère, pour savoir tout
 ce qu'il souhaitoit. Les autres agissoient à peu
 près de-même dans leur profession. On ne
 voyoit par-tout qu'opérations magiques. C'est
 ce qui décria peut-être les Médecins dans les
 régnés suivans. Quintilien traite de petit esprit
 Cornelius Celsus, qui écrivoit sous Tibère
 en très-bon Latin : *Mediocris vir ingenio*. Plin-
 e traite impitoyablement tous les Médecins,
 & à l'occasion de l'avarice, de l'ignorance,
 & des désordres de ceux de son tems, il ap-
 pelle en général la Médecine une Science mon-
 strueuse : *Ostentatio artis, & portentosa scienti-
 æ meditatio*. Il rapporte une ancienne In-
 scription, où le mort se plaint que les Mé-
 decins l'ont tué : *Turba se Medicorum periisse*.
 Peu s'en faut qu'il ne s'écrie, comme le vieux
 Caton dans la lettre qu'il écrit à son fils : C'en
 est fait de Rome, si la Grèce nous envoie ses Mé-

Médecins. Quoi qu'il en soit, les Romains ont toujours regardé cet Art comme au-dessous d'eux. Peut-être que n'étant pas encore séparé de la Chirurgie, il leur parut mieux convenir à des esclaves & à des étrangers.

La Géographie étoit plus de leur goût, & leur paroissoit plus utile, & plus proportionnée à leurs desseins militaires. Aussi y firent-ils plus de progrès, & ils contribuèrent à sa perfection plus qu'aucun autre Peuple n'avoit fait jusqu'alors. Les Itinéraires qui nous restent, les Traités de Géographie de Pomponius Mela, de Pline, de Solin, marquent combien ils étoient curieux sur cet article. Pour connoître avec plus de certitude la position véritable des Villes & des Régions, ils avoient fait un grand nombre d'observations, dont Vitruve & Pline nous ont conservé quelques-unes. Scipion l'Africain le jeune donna des Vaisseaux à Polybe pour aller reconnoître les Côtes d'Afrique, d'Espagne & des Gaules. Pompée entretenoit correspondance avec Possidonius, fameux Géographe dont j'ai déjà parlé. Pour avoir la différence des Climats par la longueur des ombres, on avoit dressé des Gnomons, & des Obélisques, en différens endroits, à Athènes, à Alexandrie, à Rome. Auguste avoit fait planter dans le Champ de Mars un Obélisque transporté d'Egypte, qui avoit cent onze pieds de hauteur sans le piedestal. Il fit tracer au pied une ligne méridienne, dont les divisions étoient faites avec des lames de cuivre enchaînées dans une

*Vitr. lib. 9.
cap. 4.*

une aire de pierre, pour montrer l'augmentation des ombres, ou leur diminution chaque jour à midi, selon la différence des Saisons. Pour marquer cette différence avec plus de précision, le Mathématicien Manlius avoit attaché par ordre de ce Prince une aiguille dorée à la pointe de cet Obélisque. Par la comparaison des ombres de cet Obélisque avec celles qu'on observoit ailleurs, on avoit la connoissance des latitudes. Mais trente ans après, cet Ouvrage devint inutile, soit, dit Pline, par un dérangement du Soleil, soit par un ébranlement de la Terre, soit par un débordement du Tibre. Auguste fit encore travailler à une exacte description de divers Pays, & fit graver les distances des lieues d'Italie par milles le long des côtes, & sur les grands-chemins. Il fit aussi dresser une description générale du Monde, à laquelle les Romains travailloient depuis deux siècles. Elle fut achevée sur les mémoires d'Agrippa, & placée dans un grand Portique bâti exprès par la sœur de l'Empereur. Nous voyons que sous les Empereurs suivans on apprenoit aux Jeunes-gens dans les écoles la Géographie, avec autant de soin qu'on enseigne aujourd'hui les Mathématiques parmi nous *. Enfin on sent bien que les voyages, les conquêtes, & le commerce des Romains,

*Lib. 31.
cap. 10.*

*Id. lib. 3.
cap. 2.*

*Cam. or.
Inter Vet.
Panegy.*

* *Illic omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, intervalla descripta sunt: quidquid ubique fluminum oritur & conditur, quacumque se litorum sinus flectunt, quove ambitu cingit orbem, vel irrumpit Oceanus.*

les rendoient nécessairement d'habiles Géographes. On peut croire que sans cette Science ils n'auroient pu conquérir tant de Régions éloignées, & inaccessibles, en si peu de tems, & encore moins les conserver. Les mémoires que chaque Préteur ou Proconsul tiroit de son Gouvernement, pour rendre compte de l'état de sa Province, la nécessité d'exposer précisément l'étendue & la régie de sa Jurisdiction devant des Consulaires qui avoient observé les mêmes lieux, les honneurs accordés à ceux qui avoient le mieux connu les forces de leur département; toutes ces raisons, & d'autres qu'il est aisé d'imaginer, rendoient l'étude de la Géographie indispensable. Cette attention n'échappoit pas même aux plus mauvais Empereurs, au milieu de leurs débauches. Néron envoya deux Officiers pour découvrir les sources du Nil. Ces deux Messagers littéraires protégés par les Rois d'Ethiophie, après avoir traversé des marais immenses dont les habitans mêmes ne connoissoient pas trop l'étendue ni la nature, & qu'on ne pouvoit passer que dans une méchante barque qui ne portoit qu'un homme à la fois, arrivèrent enfin après bien des fatigues à deux rochers, qu'ils prirent pour les sources de ce fameux fleuve, sans porter plus loin l'examen. Nous avons vu de nos jours deux entreprises plus hardies réussir avec plus de succès. Les Armes de France plantées sous le Pôle, & dans les vastes Plaines de l'Amérique, annonceront à la postérité la gloire du Prince

*Sen. Nat.
Quæst. lib.
6. cap. 8.*

Prince qui nous gouverne, & la capacité de nos Observateurs. A un règne plus heureux étoient réservés des succès plus brillans.

Senéque, qui avoit entendu le récit de ces deux Officiers de Néron, doit être regardé comme un des premiers Physiciens de son règne, ou plutôt comme le Restaurateur de la Physique à Rome. Il réfute assez bien les opinions des Grecs, il se fraye de nouvelles routes, & propose des sentimens plus probables. Non content de vaines conjectures, je le vois tenter les expériences, & la bêche à la main suivre la trace des Eaux, & déterrer l'origine des Fontaines & des Rivières. Selon lui la chaleur n'est plus dans l'air, mais dans l'impression de nos sens: la voix d'un Magicien n'appelle plus les tempêtes & les orages; une Cause supérieure pousse les vents & les mène à ses fins. Les Comètes ne sont plus un amas d'étoiles, des tuyaux de feu, des poutres enflammées, des tourbillons d'air allumés par la reverbération du Soleil, des pierres ardentes échappées de la voûte des Cieux, des vapeurs condensées & réfléchies par la lumière des Astres voisins; ce sont des corps créés en même tems, & de la même manière que les Astres qui nous éclairent. Ils ont leur destination dans les desseins éternels de Dieu. Leur cercle est également tracé par la main de la Nature, & leur route invariable. Lorsqu'ils disparoissent, ils ne s'éteignent pas; ils vont éclairer & parcourir d'autres parties de leur orbe.

*Nat.
Quest. lib.
3. cap. 7.*

*Lib. 4.
cap. 2.*

*ibid. cap.
7.*

*Lib. 7.
cap. 22.*

be. Ce qu'il dit du Feu, de l'Air, des Eaux, approche assez des découvertes des Modernes; ses explications sont fondées sur le mécanisme; & il joint à ses raisons l'expérience, ce que n'avoient pas fait les Physiciens avant lui. Opiniâtement attachés aux systèmes des Grecs, ils donnoient tout à de vagues conjectures. Tout s'opéroit par des Causes incertaines, par le Hazard, par des Esprits invisibles, par des Enchantemens, par des Opérations magiques. C'est ce qui avoit décrié la Physique d'Attalus, qui mêlant la subtilité des Grecs à la science des Etrusques, avoit formé un corps monstrueux de Doctrine augurale; des Sextius, qui n'eurent qu'une réputation passagère; de Cinnab. 2. na, dont la dureté de style dégoûtoit les Lecteurs. Un principe de Sénèque, qui a fait tant d'honneur à presque tous nos Modernes, c'est que chaque événement a une cause particulière, & une fin commune. Rien ne marche au hazard, tout est réglé jusqu'à l'impulsion tumultueuse de l'air. Les vents servent, dit-il, à purifier l'air & la terre, à pousser les nuages, & à faire tomber la pluie, à faciliter le commerce sur mer & sur les grands fleuves. Si les vents n'enfloient pas les voiles de nos Vaisseaux; l'homme renfermé dans l'enceinte de sa Patrie, seroit le plus grossier & le plus ignorant de tous les animaux. Lib. 7. cap. 32. Lib. 5. cap. 18.

Pline le Naturaliste, encouragé par les succès de ce Grand-homme, s'arrachoit à l'importunité des affaires pour contempler les mer-

veilles de la Nature. La nuit, le jour, dans ses repas, dans ses voyages, dans ses amusemens, dans le cercle de ses amis, sur son tribunal, au milieu du Sénat, il n'étoit occupé que de ce magnifique objet, qui paroît toujours nouveau à un œil philosophe. Désirant uniquement d'être utile à ses compatriotes, & de piquer leur curiosité, il leur exposa les observations des Anciens, & les siennes propres. Il fuit la Nature jusques dans son obscurité, & en montre au grand jour les ressorts & la variété. Son Ouvrage est un Tableau presque fini de ce que la Providence a de plus immense, & de plus varié. C'est un extrait de près de deux mille Volumes. La Nature elle-même semble avoir nuancé les couleurs, & tracé le dessein de cette esquille. La singularité & la hardiesse de la diction de ce Philosophe entre-tint quelque tems le goût de la Physique, mais le poids de la servitude & des malheurs étouffa tout désir de s'instruire. Personne ne s'efforça d'ouvrir le Livre de la Nature, qui semble être scellé pour la plupart des hommes. Plus ils y lisent, plus ils l'ignorent, faute de s'arrêter aux apparences, & de ne pas sonder plus avant. L'Amour dominant des plaisirs, & les Jeux du cirque furent la seule occupation de la Jeunesse. Les Pylades, les Batilles, dit Sénèque, ont des admirateurs & des disciples; leur art se perpétue, on ne voit dans Rome que des troupes de Comédiens & de Bouffons, & Platon n'a pas un Sectateur. A ces deux illustres Physiciens

Ro-

Romains, qui avoient frayé une voye si riante & si aimable, succédèrent de bizarres Stoïciens hérissés de pitoyables & affreux raisonnemens, de misérables Scholastiques, de fades Harangueurs, & des Moralistes ennuyeux.

Avant que de finir, jettons encore un coup d'œil sur la perspective que je viens de montrer. Par le peu que j'en ai dit, on a pu voir que les Sciences ont souvent changé de face à Rome, & que la situation de l'Etat a beaucoup influé dans leurs vicissitudes. Les premiers tems comparés au siècle de Cicéron nous rebutent. Les Romains y sont presque barbares & sans langue. Non pas qu'ils manquaient tout-à-fait d'éloquence & de talent. Ils en ont eu alors autant qu'en aucun autre tems, parce qu'elle leur étoit aussi nécessaire. Il est peut-être plus difficile de persuader des Esprits que les armes rendent farouches, que de convaincre des Héros qui se prêtent d'eux-mêmes à la Raison; une multitude superstitieuse que le moindre accident effarouche, ne se remue pas avec tant de facilité. S'il ne faut pas un discours poli & limé, on ne peut au moins se dispenser d'un raisonnement ferré, & d'une certaine véhémence qui, comme un foudre, frappe & renverse. Regardez, tant qu'il vous plaira, comme grossiers, Brutus, Publicola, Appius, Camille, & les autres Magistrats de ces premiers siècles; les mouvemens qu'ils ont produits, les changemens qu'ils ont causés dans l'Etat, les éloges qu'ils ont mérités par leurs harangues,

les triomphes qu'ils ont remportés sur une foule de rivaux, supposent toujours un certain fond d'éloquence. Cicéron, bon Juge en cette matière, ne dédaignoit pas de lire quelques-uns de leurs discours, qui avoient échappé à la barbarie des Gaulois.

Depuis les Scipions jusqu'à Auguste, Rome produisit coup sur coup une foule de Grands-hommes, qui s'attachèrent à perfectionner leur Langue. Leurs écrits épurés, leurs dictions plus châtiées, lui donnèrent enfin sa forme & sa consistance. Car, quoiqu'Aulu-Gelle avance que les Ecrivains de cet âge écoutoient plus leurs oreilles que les règles de la Grammaire, cette irrégularité ne dérange rien, & n'altère en rien le fond de la Langue. Dans ce tems, comme sous Auguste, elle est riche sans superfluité, brillante sans affectation, majestueuse sans être guindée, courte sans obscurité, modeste sans bassesse, simple, naturelle, claire, & intelligible. Ses expressions sont fortes & sonores, ses mots exacts & précis, ses métaphores nobles & mesurées. Elle réunit le brillant & le solide, l'agréable & le sérieux. Au siècle de Cicéron se montre-t-elle sous d'autres couleurs? Dans Salluste, elle présente un style brusque, rompu, précipité: dans Cicéron, un style nombreux, arrondi, périodique. Toujours suivie, elle est par-tout la même. Car dans tous les bons Auteurs Latins on doit remarquer le même ordre, le même ton, la même magnificence, la même teneur de langage. Dans
tout

L. ib. 13.
cap. 9.

tout règne cet air de majesté propre à un Romain, ce qui ne se rencontre pas chez les Grecs, il faut presque autant de Dictionnaires que d'Auteurs. Cette différence & cette variété chez les Grecs vient de la différence des Républiques & des Mœurs : au lieu que chez les Romains régnoit le même esprit de gouvernement, le même goût de grandeur, la même manière de penser. Il est vrai aussi que les Grecs sortis d'une origine commune, & presque tous colonies les uns des autres, ont gardé plus constamment les racines de leur Langue matrice. Leur variété ne consiste que dans une certaine liaison artificielle de termes, & dans une teinte étrangère, si j'ose ainsi parler, qui, sous un coloris plus ou moins délicat, laisse entrevoir les mêmes traits. Mais les Romains, qui vivoient de rapines, & parloient un langage emprunté, semblent avoir dérobé & assemblé pêle-mêle, de côté & d'autre, des lettres, des syllabes, des mots, des termes, des expressions. On diroit en apparence que le hazard & le caprice ont composé cette Langue. Il faut de l'usage pour en démêler les tours. Il faut s'en prendre à leur génie. Insatiables de conquêtes ils portèrent partout la même avidité. Ils accumulèrent expressions sur expressions, comme ils firent des Provinces. Ils ne furent se fixer même dans leur Langue, que quand ils n'eurent plus rien à vaincre. Les Grecs au contraire, moins possédés de cet esprit de conquérir, renfermés chacun dans les bornes de leur petite République, & appli-

qués seulement à maintenir leur liberté, se fixèrent aussi plutôt. Ils n'eurent pas besoin de fabriquer ou emprunter de nouvelles dénominations, ni d'en ajouter aux anciennes, parce qu'ils n'eurent plus aucun bien nouveau à prétendre.

Le règne d'Auguste est le beau siècle de la Poésie Latine. Le goût de cet heureux tems étoit de retrancher beaucoup dans le discours, d'y être sobre, & de parler peu. J'ai mis en œuvre votre éloquence, écrit Cicéron à Atticus, car je n'ai rien dit : effectivement un ouvrage n'est jamais plus parfait, que quand on n'en peut rien retrancher. C'étoit en cette perfection que consistoit ce bon-sens si exquis qui régnoit à Rome, & qui étoit le caractère de tous les habiles gens qui écrivoient alors, & que nous regardons à juste titre comme les modèles de la pureté du discours. Ovide est le premier des Romains, qui, pour donner un air extraordinaire à sa diction, & la faire briller par une opposition recherchée d'idées & d'expressions, joignit ensemble des mots qui ne peuvent se souffrir pour le sens, comme *pretiosa odia* ; mais le goût public contraignit de ménager ces faux brillans, auxquels les Ecrivains des siècles suivans se sont livrés sans réserve, comme par une débauche universelle.

Depuis Néron jusqu'à Adrien c'est le règne de la Physique, qui dura peu. Une raison fort sensible de cette courte durée, c'est que cette Science a besoin d'expériences, & d'observations cent fois répétées ; & elle ne se conten-

te pas des efforts de deux ou trois Savans , tels que Pline & Senéque. Elle exige un travail multiplié, les connoissances de plusieurs siècles, une ample provision de faits bien avérés, des amas de matériaux. Pour y réussir, il faut des Compagnies protégées par le Prince: les lumières, les soins, les tentatives de quelques Savans excitent tout au plus une admiration passagère, mais elles n'avancent point, parce qu'elles sont trop détachées. Or un Corps réglé de Physiciens étoit précisément ce qui manquoit aux Romains.

Sous les successeurs d'Adrien la Jurisprudence & la Morale furent plus à la mode. La Philosophie, & le courage des Chrétiens qui bravoient tranquillement les hazards & appelloient les suplices, irritoit l'émulation des Stoïciens & des Princes. Ils empruntoient de leur vanité une fierté, ou plutôt une véritable grandeur d'ame qui leur manquoit. Privés de la vraie sagesse, ils en affectoient les dehors. De plus la décadence de l'Empire, qui, comme un vaste colosse porté sur un terrain mobile, fondoit & croûloit par partie; ce flux & reflux de Barbares qui ravageoient les Provinces, & infectoient les Mœurs, menaçoit d'un desordre universel. Pour prévenir une ruine totale, les Empereurs les plus prudents, tels qu'Antonin le Philosophe, Marc Aurèle, Alexandre Mammée, avoient toujours à leur suite une Compagnie de Jurisconsultes pour décider les affaires, & fixer le bon ordre. C'étoit

toit comme leur Conseil, & leur Sénat ambulante. Je m'arrête à ce terme, pour épargner au Lecteur les débris de l'Empire, & les foibles de la Raison. Ce qui resta de savoir dans l'Univers passa tout entier aux Chrétiens, dont l'éloquence appuyée sur la vérité triompha de l'orgueil du Portique, & des foudres des Césars. Dans le Paganisme, je ne vois plus que des Sophistes ridicules, qu'un désespoir affreux poussé à la dernière extravagance. Rome privée en même tems de sa Domination & de ses Lettres, devint, comme une Place vacante, en proie aux Scholastiques & aux Barbares.

F I N.



VA L 1553 452